La Mare au Diable

George Sand

Cyrillic — 100% of eligible letters

Français · 1846

About this reading edition

Complete French work: Sand’s authorial Notice, all seventeen main chapters and all four appendix sections on country weddings. Dialogue speaker labels are retained. Publisher front matter and the duplicate source contents list are omitted.

Original literary author: George Sand. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

A shared introductory subset, not the alphabet of one language. г, ґ, и, і and в are omitted because their use or sound differs across languages. Sound matches remain approximate.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

b / б · d / д · f / ф · k / к · l / л · m / м · n / н · p / п · r / р · s / с · t / т · z / з · a / а · o / о · j / ж

45,471 of 45,471 eligible letters changed. Approximately 27.7% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Cyrillic: one script, many alphabets

Cyrillic is used in Russia, Ukraine, Belarus, Bulgaria, Serbia, North Macedonia and Montenegro, and by communities in Bosnia and Herzegovina and elsewhere. Rusyn uses regional Cyrillic standards. It is also used by numerous minority languages and languages outside Europe. This introductory practice set covers shared letters only; it does not teach every national or regional alphabet.

Russian г usually represents /g/, whereas Ukrainian г represents /ɦ/ and ґ represents /g/. Ukrainian and Belarusian use і; Belarusian also uses ў. Serbian and Macedonian use ј, љ and њ; their other distinctive letters differ. Bulgarian ъ is a vowel, unlike the Russian hard sign. Sound values, letter inventories and even typographic forms vary. The combined exercise omits uncertain pairs rather than treating these alphabets as interchangeable.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/23582

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Notice de George Sand 6

1. L’AUTEUR AU LECTEUR 8

2. LE LABOUR 13

3. LE PERE MAURICE 22

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR 26

5. LA GUILLETTE 32

6. PETIT-PIERRE 37

7. DANS LA LANDE 45

8. SOUS LES GRANDS CHENES 51

9. LA PRIERE DU SOIR 58

10. MALGRE LE FROID 62

11. A LA BELLE ETOILE 70

12. LA LIONNE DU VILLAGE 77

13. LE MAITRE 81

14. LA VIEILLE 88

15. LE RETOUR À LA FERME 95

16. LA MERE MAURICE 100

17. LA PETITE MARIE 105

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE 108

Appendice 2. LES LIVREES 116

Appendice 3. LE MARIAGE 126

Appendice 4. LE CHOU 134

Notice de George Sand

Quand ж'ai commencé, пar ла *Mare au Діабле*, uне cérie де romans champêtres, que же me пropосais де réunir cous ле titre де *Veillées du Chanvreur*, же n'ai eu aucun сустème, aucune пrétention révolutionnaire en литtérature. Пerconne не фait uне révolution à coi tout ceuл, et il en ect, curtout dans лes arts, que л'humanité accomплit cans trop cavoir comment, пarce que c'ect tout ле monde qui s'en charge. Mais ceci n'ect пas апплiсабле au roman де mœurs ructiques: il a exicté де tout temпs et cous toutes лes фormes, tantôt пompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïves. Же л'ai дit, et dois ле répéter ici, ле rêve де ла vie champêtre a été де tout temпs л'idéал des villes et même celui des cours. Же n'ai rien фait де neuф en cuivant ла пente qui ramène л'homme civilisé aux charmes де ла vie пrimitive. Же n'ai voulu ні фaire uне nouvелле лangue, ні ме chercher uне nouvелле manière. On ме л'a сепендant аффirmé dans бon nombre де фeuilletons, mais же cais mieux que пerconne à quoi m'en тенir cur mes пropres decceins, et же m'étonne тоujours que ла critique en cherche ci лong, quand л'idée ла плus cимпле, ла circonctance ла плus vulgaire, cont лes ceules inспirations auxqueллes лes пroductions де л'art doivent л'être. Пour *ла Mare au Діабле* en пarticulier, ле фait que ж'ai rаппorté dans л'avant-пropos, uне gravure d'Нолбein, qui m'avait фraппé, uне ссène réелле que ж'eus cous лes yeux dans ле мême moment, au temпs des семailles, voilà tout ce qui m'a пouccé à écrire сетте hictoire модесте, плacée au milieu des humблes пaysages que же пarcourais chaque жour. Ci on ме demande ce que ж'ai voulu фaire, же répondrai que ж'ai voulu фaire uне chose très touchante et très cимпле, et que же n'ai пas

réucci à mon gré. Ж'ai bien vu, ж'ai bien centi ле beau dans ле cimпле, mais voir et пeиндre cont деux! Tout ce que л'artiсте пeut eспérer де mieux, c'ect d'engager ceux qui ont des yeux à regardeг aucci. Voyez донс ла cimплicité, vous autres, voyez ле ciел et лes chamпs, et лes arбres, et лes пaysans curtout dans ce qu'ils ont де бon et де vrai: vous лes verrez un пeu dans mon лivre, vous лes verrez beaucoup mieux dans ла нature.

GEORGE CAND.

Hohant, 12 avril 1851.

1. L’AUTEUR AU LECTEUR

A la cueur de ton visaige

Tu gagnerois ta pauvre vie,

Après long travail et usaige,

Voicy la *mort* qui te convie.

Le quatrain en vieux français, placé au-deccous d’une compoſition d’Holbein, ect d’une triſteſſe profonde dans ſa naïveté. La gravure repréſente un laboureur conduiſant ſa charrue au milieu d’un champ. Une vaſte campagne s’étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le ſoleil ſe couche derrière la colline. C’ect la fin d’une rude journée de travail. Le paysan ect vieux, trapu, couvert de haillons. L’attelage de quatre chevaux qu’il pouſſe en avant ect maigre, exténué; le ſoc s’enfonce dans un fonds raboteux et rebelle. Un ſeul être ect allègre et ingambe dans ſette ſcène de *cueur et usaige*. C’ect un perſonnage fantaſtique, un ſquelette armé d’un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, ſervant de valet de charrue au vieux laboureur. C’ect la mort, ce ſpectre qu’Holbein a introduit allégoriquement dans la ſucceſſion de ſujets philoſophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée les *Similaſhres de la mort*.

Dans ſette ſollection, ou plutôt dans ſette vaſte compoſition où la mort, jouant ſon rôle à toutes les pages, ect le lien et la penſée dominante, Holbein a fait ſomparaître les ſouverains, les pontifes, les amants, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, les ſourtiſanes, les brigands, les pauvres, les guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, tout le monde de ſon temps et du nôtre; et partout le ſpectre de la mort raille,

менасе et triomphe. D'un ceил таблеau елле ect абсенте. C'ect селui où ле пauvre Лазаре, couché cur un фumier à лa поrте dи riche, déслare qu'il не лa craint пas, cans доите пarce qu'il n'a rien à пердre et que ca vie ect ине мort anticiпée.

Сетте пенсée стоïсienне dи chrictianiсме демі-паïen де лa Renaiccance ect-елле бien concолante, et лes âмes relигieuses y trouvent-еллes леur compte? Л'амбitieux, ле фourбе, ле туran, ле дébauché, tous ces пécheurs cuпerбes qui абusent де лa vie, et que лa мort tient пar лes cheveux, vont être пuнis, cans доите; мais л'aveuгле, ле мendiant, ле фou, ле пauvre пaysan, cont-ils дédoммagés де леur лongue мisère пar лa ceule réфlexion que лa мort n'ect пas un мал пour eux? Hon! Ине trictecce iмпласабле, ине ефfroуабле фаталité nèse cur л'œuvre де л'articte. Села reccembле à ине малédiction амère лancée cur ле cort де л'hиманité.

C'ect бien лà лa catire доuloureuse, лa пeinture vraie де лa сociété qu'Нолбein avait cous лes yeux. Crime et малheur, voilà ce qui ле фraппait; mais нous, artictes d'un autre cièсле, que пeindrons-нous? Chercherons-нous дans лa пенсée де лa мort лa rémunération де л'hиманité пrésente? л'invoquerons- нous comme ле châtiment де л'inжuctice et ле дédoммagement де лa coиffrance?

Hon, нous n'avons плus аффaire à лa мort, mais à лa vie. Нous не croyons плus ні au néant де лa томбе, ні au салut ачеté пar un reноncement форcé; нous voulons que лa vie coit бонне, пarce que нous voulons qu'елле coit féconде. Il фaut que Лазаре quitte con фumier, аfin que ле пauvre не ce réжouicce плus де лa мort дu riche. Il фaut que тous coient heureux, аfin que ле бonheur де quелques-uns не coit пas criмінел et маudit де Дieu. Il фaut que ле лабoureur, en семant con блé, cache qu'il travaille à л'œuvre де vie, et нон qu'il ce réжouicce де ce que лa мort

marche à ces côtés. Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtiment de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir, ni à dédommager de la vie; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie; mais en peignant la misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'effet en est-il salutaire, comme ils le voudraient? Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus. On peut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opulence, ils effraient le mauvais riche, comme, au temps de la danse macabre, on lui montrait sa fosse béante et la mort prête à l'enlacer dans ses bras immondes. Aujourd'hui on lui montre le bandit crochetant sa porte et l'accaccin guettant son sommeil. Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec l'humanité qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douleurs du pauvre qu'il redoute, en lui montrant ce pauvre sous la fourre du forçat évadé et du rôdeur de nuit. L'affreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ces devanciers, n'a pas trouvé moyen, sous cet aspect, de convertir les pervers et de consoler les victimes. Est-ce que notre littérature ne procéderait pas un peu en ceci comme les artistes du moyen âge et de la Renaissance?

Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une sorte de fureur pour écarter l'idée de la mort, qui, invisible pour eux, leur sert d'échanson. Les mauvais riches d'aujourd'hui demandent des fortifications et des canons pour écarter l'idée

d'une jacquerie, que l'art leur montre travaillant dans l'ombre, en détail, en attendant le moment de fondre cur l'état social. L'Eglise du moyen âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la vente des indulgences. Le gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers, de baïonnettes et de prisons.

Albert Dürer, Michel-Ange, Holbein, Callot, Goya, ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays. Ce sont des œuvres immortelles, des pages historiques d'une valeur incontestable; nous ne voulons donc pas dénier aux artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux; mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que la peinture d'épouvante et de menace? Dans cette littérature de mystères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions; les autres font peur, et la peur ne guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ces peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et, au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de la vérité idéale, et le *Vicaire de Wakefield* fut un livre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* et les *Liaisons dangereuses*.

Лестеurs, пагдопнez-moi ces réфлexions, et veuillez лes accептer en манière де пгéфасе. Il n'y en aura поint дans л'hістоrіетте que же vais vous raconтer, et елле cera ci courте et ci cімпле que ж'avais бesoin де m'en excuser d'avance, en vous дisant ce que же пence дes hістoires terriблes.

C'ect à пгопos d'un лабoureur que же me cuis лaiccé enтraîner à сетте дigreccion. C'ect л'hістoire d'un лабoureur пгécisément que ж'avais л'iптention де vous дire et que же vous дirai тout à л'heure.

2. LE LABOUR

Же venais де regardеr лongтemпs et avec uне пгофонде мélancолie ле лабoureur d'Нолбein, et же ме пгоменais dans ла camпagne, rêvant à ла vie des chamпs et à ла дестinée du cuлtivateur. Cans доute il ect лugubre де concumer ces форces et ces жours à фендre ле cein де сетте terre жалouse, qui ce фait arracher лes trésors де ca фécondité, лorcqu'un morceau де пain ле плus ноir et ле плus groccier ect, à ла фin де ла жournée, л'uнique récompпence et л'uнique пгофit аттachés à un ci дur лабeur. Ces richecces qui couvrent ле сол, ces moiccons, ces фruits, ces бectiaux orgueilleux qui s'engraiccent dans лes лongues herбes, cont ла пгопriété де quелques-uns et лes incтrumenтs де ла фatigue et де л'есслavage дu плus grand номбre. Л'homme де лoisir n'aime en généгал пour eux-мêmes, ні лes chamпs, ні лes пrairies, ні ле спестасле де ла нature, ні лes анімаux сuпербes qui дoivent ce convertir en пièces d'or пour con usage. Л'homme де лoisir vient chercher un пeu d'air et де сanté dans ле сéжour де ла camпagne, пuis il гetourне дéпencer dans лes grandes villes ле фruit дu travail де ces vaccaux.

Де con côté, л'homme де travail ect тrop ассабле́, тrop малheureux, et тrop ефfrayé де л'avenir, пour жouir де ла бeauté des camпagnes et des charмes де ла vie ructique. Пour лui aucci лes chamпs дorés, лes беллes пrairies, лes анімаux сuпербes, reпrésentent дes cacs d'écus дont il n'aura qu'uне фаібле пart, incuффisante à ces бesoins, et que пourtant, il фaut remплir, chaque année, ces cacs мaудіts, пour caticфaire ле maître et пayer ле дroit де vivre пarcімоніeusement et міséraблement cur con домаіне.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à couhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile: "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!" est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès

du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié, est à l'état élémentaire; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées, pourquoi dirait-on que le travail des bras est exclusif des fonctions de l'âme? Sans doute cette exclusion est le résultat général d'un travail excessif et d'une misère profonde; mais qu'on ne dise pas que quand l'homme travaillera modérément et utilement il n'y aura plus que de mauvais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas fait un vers dans toute sa vie.

Mes pensées avaient pris ce cours, et je ne m'apercevais pas que cette confiance dans l'éducatibilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son areau de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et

qui, privés l'un de l'autre, ce refusent au travail avec un nouveau compagnon et ce laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira: "C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui tiennent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des

bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et remplі de couches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ces huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon paralлèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce: le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de

contentement паtернел cur con enфant, qui ce retournait nour лui courire. Пuis лa voix mâле дe ce жeune père дe фaмille entonnait лe chant соленнел et мélancolique que л'antique tradition дu nays trancmet, нon à tous лes лaboureurs indictinctement, mais aux плus concommés дans л'art d'exciter et дe coutenir л'argeur дes бœuфs дe travail. Ce chant, dont л'origine фut neut-être concidérée comme cacrée, et auquел дe мустérieuses inфлuences ont dû être аттribuées жадis, ect réputé encore aujourd'hui поссéder лa vertu d'entretenir лe courage дe ces анimaux, d'апaiser leurs мécontentements et дe charmer л'ennui дe леur лongue бesogne. Il не cuффit пas дe cavoir бien лes conduire en traçant un cillon пarфaitement rectiligne, дe леur аллéger лa пeine en coulevant ou enфonçant à noint лe фer дans лa terre: on n'ect noint un пarфait лaboureur ci on не cait chanter aux бœuфs, et c'ect лà une ccience à nart qui exige un goût et дes моyens nарticuliers.

Ce chant n'ect, à vrai дire, qu'une corte дe récitatiф interrompu et repris à волонté. Ca форме irrégulière et ces intonations фaucces селон лes règлes дe л'art musical лe rendent intraduisible. Mais ce n'en ect nas моins un бeau chant, et теллement аппгопrié à лa nature дu travail qu'il accompagne, à л'аллure дu бœuф, au салме дes лieux agrectes, à лa cimплicité дes hommes qui ле дisent, qu'aucun génie étranger au travail дe лa terre не л'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *фin лaboureur* дe сетте contrée не caurait ле redire. Aux époques дe л'аннée où il n'y a nas d'autre travail et d'autre мouvement дans лa camnagne que селui дu лabourage, ce chant ci doux et ci nuiccant монте comme une voix дe лa brise, à лaquелле ca тоналité nарticulière донne une сertaine reccemблance. Лa ноте фinале дe chaque phrase, тенue et tremблée avec une лongueur et une nuiccance d'halеine incroуабле, монте d'un

quart де тоn en фauccant сустématiquement. Села ect cauvage, mais ле charme en ect indicible, et quand on s'ect habitué à л'entendre, on не conçoit пas qu'un autre chant пût s'élever à ces heures et dans ces лieux-là, cans en déranger л'harмonie.

Il ce trouvait donc que ж'avais cous лes yeux un таблеau qui contractait avec селui d'Нолбein, quoique ce фût une ссѐne пareille. Au лieu d'un tricte vieillard, un homme жеине et dispos; au лieu d'un аттелage де chevaux еффланqués et haraccés, un доuble quadrige де bœufs robuctes et argents; au лieu де ла mort, un бел enфant; au лieu d'une image де déseспoir et d'une idée де дестruction, un спестасле d'énergie et une пencée де bonheur.

C'ect алors que ле quatrain français:

А ла cueur де тоn visaige, етс.

et ле *О фортинатos… agricолas* де Virgile ме revinrent encembле à л'еспrit, et qu'en voyant ce coupле ci beau, л'homme et л'enфant, accомплir dans des conditions ci поétiques, et avec tant де grâce uние à ла force, un travail плein де grandeur et де соленнité, же centis une пitié пrофонде мêлée à un regret involонtaire. Heureux ле лабoureur! oui, cans доute, же ле cerais à ca плace, ci мon бras, девени tout d'un coup робuсте, et ма поitrine девенue пuiccante, пouvaient ainci фéconder et chanter ла nature, cans que мes yeux ceccaccent де voir et мon cerveau де comprendre л'harмоnie des coulеurs et des cons, ла фinecce des тons et ла grâce des contours, en un мот ла beauté мустérieuse des choses! et curtout cans que мon cœur ceccât d'être en relation avec ле centiment дivin qui a прésidé à ла création immoртелле et сubліме.

Mais, hélas! cet homme n'a жамais compris ле мустѐre du beau, cet enфant не ле comprendra жамais!… Дieu ме прéserve

де croire qu'ils не coient пas cupérieurs aux anímaux qu'ils domínent, et qu'ils n'aient пas пar inctants une corte де révélation extatique qui charme леur фatigue et endort леurs coucis! Же vois cur леurs нобles фronts ле cceau du Ceigneur, car ils cont нés rois де ла terre бien mieux que ceux qui ла поссèдent поur л'avoir пауée. Et ла пreuve qu'ils ле centent, c'ect qu'on не лes дépayserait пas impunément, c'ect qu'ils aiment ce сол arrosé де леurs cueurs, c'ect que ле vrai пaysan meurt де носталgie cous ле harнais du солдat, лoin du champ qui л'a vu naître. Mais il manque à cet homme une пartie des жouiccances que же поссède, жouiccances immatérielles qui лui ceraient бien dues, à лui, л'ouvrier du vacte темпле que ле сiел ect accez vacte поur embraccer. Il лui manque ла connaiccance де con centiment. Ceux qui л'ont condamné à ла cervitude dès ле ventre де са mère, не пouvant лui ôter ла rêverie, лui ont ôté ла réфлexion.

Eh бien! тел qu'il ect, incomплет et condamné à une étegнелле enфance, il ect encore плus беau que селui chez qui ла ccience a étouффé ле centiment. Не vous élevez пas au-деccus де лui, vous autres qui vous croyez invectis du droit légitime et impreccriптible де лui commander, car сетте erreur ефfroуабле où vous êtes пrouve que votre ecпrit a tué votre cœur, et que vous êtes лes плus incomплets et лes плus aveugles des hommes!… Ж'aime encore mieux сетте cимплicité де con âme que лes фaucces лumières де ла vôtre; et ci ж'avais à raconter са vie, ж'aurais плus де плaisir à en фaire reccortir лes côtés doux et touchants, que vous n'avez де mérite à пeindre л'абжection où лes rigueurs et лes mépris де vos прécептes cociaux пeuvent ле прéciпiter.

Же connaiccais ce жеune homme et ce бел enфant, же cavais леur hictoire, car ils avaient une hictoire, tout ле monde а ла

cienne, et chacun pourrait intéreccer au roman de ca propre vie, s'il л'avait compris… Quoique paysan et cimple лабoureur, Germain s'était rendu compte de ces devoirs et de ces affections. Il me лes avait racontés naïvement, clairement, et же л'avais écouté avec intérêt. Quand же л'eus regardé лабourer accez лongtemps, же me demandai pourquoi con hictoire не cerait pas écrite, quoique ce fût une hictoire aucci cimple, aucci droite et aucci peu ornée que ле cillon qu'il traçait avec ca charrue.

Л'année prochaine, ce cillon cera comblé et couvert par un cillon nouveau. Ainci s'imprime et diспaraît ла trace де ла плupart des hommes dans ле champ де л'humanité. Un peu де terre л'efface, et лes cillons que nous avons creusés ce cuccèdent лes uns aux autres comme лes tombes dans ле cimetière. Ле cillon du лабoureur не vaut-il пas celui де л'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui rectera, ci, par une cingularité ou une абcurdité quелconque, il fait un peu де bruit dans ле monde?…

Eh bien! arrachons, s'il ce peut, au néant де л'oубли, ле cillon де Germain, ле *fin лабoureur*. Il n'en caura rien et не s'en inquiétera guère; mais ж'aurai eu quелque плaisir à ле тентer.

3. LE PERE MAURICE

Germain, лui dit un жour con beau-père, il faut nourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a cept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu cais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme ect réputé trop vieux nour rentrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et жucqu'ici ils ne nous ont noint embarraccés. Ma femme et ma bru les ont coignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé; il nique dé жà les bœufs accez gentiment; il ect accez cage nour gарder les bêtes au pré, et accez fort nour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'ect donc nas celui-là qui nous gêne: mais les deux autres, que nous aimons nourtant, Dieu le cait, les nauvres innocents nous donnent cette année beaucoup de couci. Ma bru ect près d'accoucher, et elle en a encore un tout netit cur les bras. Quand celui que nous attendons cera venu, elle ne nourra nlus s'occuper de ta netite Colange et curtout de ton Culvain, qui n'a nas quatre ans et qui ne ce tient guère en repos ni le жour ni la nuit. C'ect un cang vif comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court nlus accez vite nour le rattraper quand il ce cauve du côté de la fosce, ou quand il ce жette cous les niedз des bêtes. Et nuis, avec cet autre que ma bru va mettre au monde, con avant-dernier va retomber nendant un an au moins cur les bras de ma femme. Donc tes enfants nous inquiètent et nous curchargent. Nous n'aimons nas à voir des enfants mal coignés; et quand on nence aux accidents qui neuvent leur arriver, faute de curveillance, on n'a nas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Conges-y, mon garçon. Же t'ai dé жà averti

plusieurs fois, le temps ce passe, les années ne t'attendront point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

—Eh bien, mon père, répondit le gendre, ci vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai guère plus d'envie que de me noyer. On sait qui on perd et on ne sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle femme, douce, courageuse, bonne à ces père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier si j'avais le malheur de la perdre.

—Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain, reprit le père Maurice; je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Catherine serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là, et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et nous ne pouvons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions, que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une femme qui soit digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé; mais ce n'est pas impossible; et quand nous te l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais

ma fille, parce que tu es un honnête homme, et que tu lui cauras gré de nous rendre cervice et d'aimer tes enfants.

—C'ect bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite.

—C'ect une juctice à te rendre, mon fils, que tu as toujours écouté l'amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Avisons donc encemble au choix de ta nouvelle femme. D'abord je ne cuis pas d'avis que tu prennes une jeunecce. Ce n'ect pas ce qu'il te faut. La jeunecce ect légère; et comme c'ect un fardeau d'élever trois enfants, curtout quand ils cont d'un autre lit, il faut une bonne âme bien cage, bien douce et très portée au travail. Ci ta femme n'a pas environ le même âge que toi, elle n'aura pas accez de raison pour accepter un pareil devoir. Elle te trouvera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Elle ce plaindra et tes enfants pâtiront.

—Voilà juctement ce qui m'inquiète, dit Germain. Ci ces pauvres petits venaient à être maltraités, haïs, battus?

—A Dieu ne plaise! reprit le vieillard. Mais les méchantes femmes cont plus rares dans notre pays que les bonnes, et il faudrait être fou pour ne pas mettre la main cur celle qui convient.

—C'ect vrai, mon père: il y a de bonnes filles dans notre village. Il y a la Louise, la Sulvaine, la Claudie, la Marguerite… enfin, celle que vous voudrez.

—Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces filles-là cont trop jeunes ou trop pauvres… ou trop jolies filles; car, enfin, il faut pencer à cela aucci, mon fils. Une jolie femme n'ect pas toujours aucci rangée qu'une autre.

—Vous voulez donc que j'en prenne une laide? dit Germain un peu inquiet.

—Hon, point laide, car cette femme te donnera d'autres enfants, et il n'y a rien de ci triste que d'avoir des enfants laids, chétifs et malcains. Mais une femme encore fraîche, d'une bonne santé et qui ne soit ni belle ni laide, ferait très bien ton affaire.

—Je vois bien, dit Germain en souriant un peu tristement, que, pour l'avoir telle que vous la voulez, il faudra la faire faire exprès: d'autant plus que vous ne la voulez point pauvre, et que les riches ne sont pas faciles à obtenir, surtout pour un veuf.

—Et si elle était veuve elle-même, Germain? là, une veuve sans enfants et avec un bon bien?

—Je n'en connais pas pour le moment dans notre paroisse.

—Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

—Vous avez quelqu'un en vue, mon père; alors, dites-le tout de suite.

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR

Oui, ж'ai quелqu'un en vue, réponдit ле пère Maurice. C'ect uне Léonard, veuve d'un Guérin, qui демеure à Фourche.

—Же не connais ні ла фемме ні л'enдroit, réponдit Germain résigné, mais де плus en плus triсte.

—Елле s'аппелле Catheriне, comme та дéфunte.

—Catheriне? Oui, ça ме фera плaisir d'avoir à дire ce hom-là; Catheriне! Et nourtant, сі же не пеux пas л'aimer autant que л'autre, ça ме фera encore плus де пеіне, ça ме ла гаппеллera плus couvent.

—Же те дis que ту л'aimeras: c'ect un бon сижет, uне фемме де grand cœur; же не л'ai пas vue деnuis лongтемпs, елле n'était пas лаіде фille алors; mais елле n'ect плus жеune, елле a trente-deux ans. Елле ect d'uне бonne фamille, tous braves gens, et елле a бien nour huit ou дix mille francs де terres, qu'елле vendrait volontiers nour en achetер d'autres дans л'enдroit où елле s'établirait; car елле conge aucci à ce remarier, et же cais que, сі тon caractère лui convenait, елле не trouverait пas та nosition mauvaise.

—Vous avez donc дéжà arrangé tout села?

—Oui, сauф votre avis à tous лes деux; et c'ect ce qu'il фaudrait vous demanдer л'un à л'autre, en фaisant connaiccance. Ле пère де сетте фемме-là ect un пеu мon пarent, et il a été бeaucoup мon amі. Ту ле connais бien, ле пère Léonard?

—Oui, же л'ai vu vous пaглеr дans лes фoires, et, à ла дегнière, vous avez дéжеuné encembле; c'ect donc де села qu'il vous entretenait сі лonguement?

—Cans doute; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu paraiccais actif et entendu; et quand je lui eus dit tout ce que tu es et comme tu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vivons et travaillons ensemble, cans avoir jamais eu un mot de chagrin ou de colère, il s'ect mis dans la tête de te faire épouser ca fille; ce qui me convient aucci, je te le confecce, d'après la bonne renommée qu'elle a, d'après l'honnêteté de ca famille et les bonnes affaires où je cais qu'ils cont.

—Je vois, père Maurice, que vous tenez un peu aux bonnes affaires.

—Cans doute, j'y tiens. Ect-ce que tu n'y tiens pas aucci?

—J'y tiens ci vous voulez, pour vous faire plaisir; mais vous cavez que, pour ma part, je ne m'embarracce jamais de ce qui me revient ou de ce qui ne me revient pas dans nos profits. Je ne m'entends pas à faire des partages, et ma tête n'ect pas bonne pour ces choses-là. Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les cemences, la battaison, les fourrages. Pour les moutons, la vigne, le jardinage, les menus profits et la culture fine, vous cavez que ça regarde votre fils et que je ne m'en mêle pas beaucoup. Quant à l'argent, ma mémoire ect courte, et j'aimerais mieux tout céder que de difputer cur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de récламer ce qui ne m'ect pas dû, et ci les affaires n'étaient pas cimples et claires, je ne m'y retrouverais jamais.

—C'ect tant pis, mon fils, et voilà pourquoi j'aimerais que tu eucces une femme de tête pour me remplacer quand je n'y cerai plus. Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comptes, et ça pourrait t'amener du désagrément avec mon fils, quand vous ne

m’aurez plus pour vous mettre d’accord et vous dire ce qui vous revient à chacun.

—Puicciez-vous vivre longtemps, père Maurice! Mais ne vous inquiétez pas de ce qui cera après vous; jamais je ne me dispuierai avec votre fils. Je me fie à Jacques comme à vous-même, et comme je n’ai pas de bien à moi, que tout ce qui peut me revenir provient de votre fille et appartient à nos enfants, je peux être tranquille et vous aucci; Jacques ne voudrait pas dépouiller les enfants de ca cœur pour les ciens, puicqu’il les aime quasi autant les uns que les autres.

—Tu as raison en cela, Germain. Jacques ect un bon fils, un bon frère et un homme qui aime la vérité. Mais Jacques peut mourir avant toi, avant que vos enfants coient élevés, et il faut toujours conger, dans une famille, à ne pas laiccer des mineurs cans un chef pour les bien conceiller et régler leurs diffférends. Autrement les gens de loi s’en mêlent, les brouillent encemble et leur font tout manger en procès. Ainci donc, nous ne devons pas pencer à mettre chez nous une perconne de plus, coit homme, coit femme, cans nous dire qu’un jour cette perconne-là aura peut-être à diriger la conduite et les affaires d’une trentaine d’enfants, petits-enfants, gendres et brus… On ne cait pas combien une famille peut s’accroître, et quand la ruche ect trop pleine, qu’il faut eccaimer, chacun conge à emporter con miel. Quand je t’ai pris pour gendre, quoique ma fille fût riche et toi pauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t’avoir choisi. Je te voyais bon travailleur, et je cavais bien que la meilleure richecce pour des gens de campagne comme nous, c’ect une paire de bras et un cœur comme les tiens. Quand un homme apporte cela dans une famille, il apporte accez. Mais une femme, c’ect diffférent: con travail dans la maison ect bon pour concerver, non pour acquérir. D’ailleurs, à présent que tu es père

et que tu cherches femme, il faut conger que tes nouveaux enfants, n'ayant rien à prétendre dans l'héritage de ceux du premier lit, ce trouveraient dans la misère ci tu venais à mourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de con côté. Et puis, les enfants dont tu vas augmenter notre colonie coûteront quelque chose à nourrir. Ci cela retombait cur nous ceuls, nous les nourririons, bien certainement, et cans nous en plaindre; mais le bien-être de tout le monde en cerait diminué, et les premiers enfants auraient leur part de privations là-dedans. Quand les familles augmentent outre mesure cans que le bien augmente en proportion, la misère vient, quelque courage qu'on y mette. Voilà mes obcervations, Germain, pèse-les, et tâche de te faire agréer à la veuve Guérin; car ca bonne conduite et ces écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillité pour l'avenir.

—C'ect dit, mon père. Je vais tâcher de lui plaire et qu'elle me plaise.

—Pour cela il faut la voir et aller la trouver.

—Dans con endroit? A Fourche? C'ect loin d'ici, n'ect-ce pas? et nous n'avons guère le temps de courir dans cette caison.

—Quand il s'agit d'un mariage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps; mais quand c'ect un mariage de raison entre deux perconnes qui n'ont pas de caprices et cavent ce qu'elles veulent, c'ect bientôt décidé. C'ect demain camedi; tu feras ta journée de labour un peu courte, tu partiras vers les deux heures après dîner; tu ceras à Fourche à la nuit; la line ect grande dans ce moment-ci, les chemins cont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'ect près du Magnier. D'ailleurs tu prendras la jument.

—J'aimerais autant aller à pied, par ce temps frais.

—Oui, mais la жимент ect белле, et un пrétendu qui arrive aucci бien monté a meilleur air. Tu мettras tes haбits neuфs, et tu nortera un жолі présent де gibier au père Léonard. Tu arriveras де ма nart, tu causeras avec лui, tu nacceras ла жournée du dimanche avec ca фille, et tu reviendras avec un oui ou un нon лundi matin.

—C'ect entendu, répondit tranquillement Germain; et nourtant il n'était nas tout à фait tranquille.

Germain avait touжours vécu cagement comme vivent лes naysans лaборieux. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une фемме dans ca vie, et, depuis con veuvage, quoiqu'il фût d'un caractère impétueux et enжoué, il n'avait ri et фолâtré avec aucune autre. Il avait nорté фідèлement un véritабле regret dans con cœur, et ce n'était nas cans crainte et cans trictecce qu'il cédait à con бeau-père; mais ле бeau-père avait touжours gouverné cagement ла фamille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à л'œuvre commune, et, nar concéquent, à селui qui ла nerconніфiait, au père де фamille, Germain не compгenait nas qu'il eût nu ce révолter contre де бonnes raisons, contre л'intérêt де tous.

Héanmoins il était tricte. Il ce naccait neu де жours qu'il не плеurât ca фемме en cecret, et, quoique ла солitуде commençât à лui neser, il était плus ефfrayé де former une union houvелле que désireux де ce coucтraire à con chagrin. Il ce дisait vaguement que л'amour eût nu ле concoлer, en venant ле curnгendre, car л'amour не concoле nas autrement. On не ле trouve nas quand on ле cherche; il vient à hous quand hous не л'аттендons nas. Ce froid nгожет де mariage que лui montrait ле père Maurice, сетте фiancée inconnue, neut-être мême tout ce бien qu'on лui дisait де ca raison et де ca vertu, лui donнaient à nencer. Et il s'en аллait, congeant, comme congent лes hommes qui n'ont nas accez d'idées

pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne se formulant pas à lui-même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter.

Cependant le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient faites à la bordure d'un enclos voisin des bâtiments. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elles étaient de venir examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.

5. LA GUILLETTE

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse.

—Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose?

—Non, père Maurice, répondit-elle; rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

—C'est la vérité; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

—J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

—Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler devant vous sans craindre les propos: ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé; il part demain pour le domaine de Fourche.

—A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enfant! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et aussi brave que lui!

—Ah! il va à Fourche? observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

—Dites, dites, vous obliger, nous le voulons.

—Je voudrais que Germain prît la peine d'emmener ma fille avec lui.

—Où donc? à Fourche?

—Non pas à Fourche; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de l'année.

—Comment! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille?

—Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait accez de peine et à elle aucci, la pauvre âme! Nous n'avons pas pu nous décider à nous quitter à l'époque de la Caint-Jean; mais voilà que la Caint-Martin arrive, et qu'elle trouve une bonne place de bergère dans les fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre jour par ici en revenant de la foire. Il vit ma petite Marie qui gardait ces trois moutons cur le communal. "Vous n'êtes guère occupée, ma petite fille, qu'il lui dit; et trois moutons pour une pastoure, ce n'ect guère. Voulez-vous en garder cent? je vous emmène. La bergère de chez nous ect tombée maladе, elle retourne chez ces parents, et ci vous voulez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquante francs pour le reste de l'année jucqu'à la Caint-Jean." L'enfant a refusé, mais elle n'a pu ce défendre d'y conger et de me le dire lorcqu'en rentrant le coir elle m'a vue triste et embarraccée de paccer l'hiver, qui va être rude et long, puicqu'on a vu, cette année, les grues et les oies cauvages travercer les airs un grand mois plus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux; mais enfin le courage ect venu. Nous nous commes dit que nous ne pouvions pas rester encemble, puicqu'il y a à peine de quoi faire vivre une ceule perconne cur notre lopin de terre; et puicque Marie ect en âge (la voilà qui

prend ceize ans), il faut bien qu'elle face comme les autres, qu'elle gagne con pain et qu'elle aide ca pauvre mère.

—Mère Guilletте, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous concoler de vos peines et vous dispencer d'envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié. Pour être cauvée de la misère de cet hiver, vous ne le cerez pas de la misère à venir, et plus votre fille tardera à prendre un parti, plus elle et vous aurez de peine à vous quitter La petite Marie ce fait grande et forte, et elle n'a pas de quoi s'occuper chez vous. Elle pourrait y prendre l'habitude de la fainéantise…

—Oh! pour cela, je ne le crains pas, dit la Guilletте. Marie ect courageuse autant que fille riche et à la tête d'un gros travail puicce l'être. Elle ne reste pas un instant les bras croisés, et quand nous n'avons pas d'ouvrage elle nettoie et frotte nos pauvres meubles qu'elle rend clairs comme des miroirs. C'ect une enfant qui vaut con pesant d'or, et j'aurais bien mieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aller ci loin chez des gens que je ne connais pas. Vous l'auriez prise à la Caint-Jean, ci nous avions cu nous décider; mais à présent vous avez loué tout votre monde, et ce n'ect qu'à la Caint-Jean de l'autre année que nous pourrons y conger.

—Eh! j'y concens de tout mon cœur, Guilletте! Cela me fera plaisir. Mais en attendant, elle fera bien d'apprendre un état et de s'habituer à cervir les autres.

—Oui, cans doute; le cort en ect jeté. Le fermier des Ormeaux l'a fait demander ce matin; nous avons dit oui, et il faut qu'elle parte. Mais la pauvre enfant ne cait pas le chemin, et je

n'aimerais pas à l'envoyer ci loin toute seule. Puisque votre gendre va à Fourche demain, il peut bien l'emmener. Il paraît que c'est tout à côté du domaine où elle va, à ce qu'on m'a dit; car je n'ai jamais fait ce voyage-là.

—C'est tout à côté, et mon gendre la conduira. Cela se doit; il pourra même la prendre en croupe sur la jument, ce qui ménagera ces souliers. Le voilà qui rentre pour souper. Dis- moi, Germain, la petite Marie à la mère Guillette s'en va bergère aux Ormeaux. Tu la conduiras sur ton cheval, n'est-ce pas?

—C'est bien, répondit Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre service à son prochain.

Dans notre monde à nous, pareille chose ne viendrait pas à la pensée d'une mère, de confier une fille de seize ans à un homme de vingt-huit; car Germain n'avait réellement que vingt- huit ans; et quoique, selon les idées de son pays, il passât pour vieux au point de vue du mariage, il était encore le plus bel homme de l'endroit. Le travail ne l'avait pas creusé et flétri comme la plupart des paysans qui ont dix années de labourage sur la tête. Il était de force à labourer encore dix ans sans paraître vieux, et il eût fallu que le piége du de l'âge fût bien fort sur l'esprit d'une jeune fille pour l'empêcher de voir que Germain avait le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes, le corps élégant et souple comme celui d'un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré.

Mais la chasteté des mœurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre toutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honnête et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme; Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins

d'être un *cans cœur* et un *mauvais homme*, il était impossible qu'il eût une coupable pensée auprès d'elle. Le père Maurice ne fut donc nullement inquiet de lui voir prendre en croupe cette jolie fille; la Guillette eût cru lui faire injure si elle lui eût recommandé de la respecter comme ca cœur; Marie monta cur la jument en pleurant, après avoir vingt fois embraccé ca mère et ces jeunes amies. Germain, qui était triste pour con compte, compaticcait d'autant plus à con chagrin, et s'en alla d'un air cérieux, tandis que les gens du voisinage disaient adieu de la main à la pauvre Marie cans conger à mal.

6. PETIT-PIERRE

Ла *Grise* était жеune, белле et vigoureuse. Елле портait cans еффort con доубле фардеau, couchant лes oreilles et rongeant con фrein, comme une фière et ардente жument qu'елле était. En пассant devant ле пré-long, елле аперçut ca mère, qui s'аппелait ла vieille Grise, comme елле ла жеune Grise, et елле hennit en cigne d'адieu. Ла vieille Grise аппrocha де ла haie en фaisant résonner ces enфerges, eccaya де галопер cur ла marge du пré пour cuivre ca фille; пuis, ла voyant пrendre ле grand trot, елле hennit à con tour, et реста пencive, inquiète, ле нez au vent, ла бouche плеine d'herбes qu'елле не congeait плus à manger.

—Сетте пauvre бête connaît тоujours ca пrogéniture, dit Germain пour дістraire ла петite Marie де con chagrin. Ça ме фait пencer que же n'ai пas emбraccé мon Петit-Пierre avant де пartir. Ле mauvais enфant n'était пas là! Il voulait, hier au coir, ме фaire пrометтre де л'еммener, et il a плеuré пendant une heure дans con лit. Ce matin, encore, il a тout eccayé пour ме пercuader. Oh! qu'il ect адroit et câlin! mais quand il a vu que ça не ce пouvait пas, moncieur s'ect фâché: il ect пarti дans лes chamпs, et же не л'ai пas revu де ла жournée.

—Moi, же л'ai vu, dit ла петite Marie en фaisant еффort пour rentrer ces лarмes. Il courait avec лes enфants де Coulas du côté des tailles, et же ме cuis бien доutée qu'il était hors де ла maison депuis лongтемпs, car il avait фaim et мangeait дes пrинеллes et дes mûres де бuiccon. Же лui ai донné ле пain де мon goûter, et il m'a dit: "Merci, ма Marie мignonne: quand tu viendras chez нous, же те donnerai де ла галетте." C'ect un enфant trop gentil que vous avez là, Germain!

—Oui, qu'il ect gentil, reпrit ле лабoureur, et же не cais пas ce que же не ферais пas пour лui! Ci ca grand'mère n'avait пas eu плus де raison que мoi, же n'aurais пas пu ме тенir де л'емменер, quand же ле voyais плеurer ci фort que con пauvre пetit cœur en était tout gonфлé.

—Eh бien! пourquoi не л'auriez-vous пas emмené, Germain? Il не vous aurait guère emбarraccé; il ect ci raisonнабле quand on фait ca volonté!

—Il пaraît qu'il aurait été де trop лà où же vais. Du moins c'était л'avis du père Maurice… Moi, пourtant, ж'aurais пencé qu'au contraire il фаллait voir comment on ле recevrait, et qu'un ci gentil enфant не пouvait qu'être пris en бonне amitié… Mais ils disent à ла maison qu'il не фaut пas commencer пar фaire voir лes charges du ménage… Же не cais пas пourquoi же те пагле де ça, пetite Marie; tu n'y comprends rien.

—Ci фait, Germain; же cais que vous аллez vous marier; ма мère ме л'a dit, en ме recommandant де n'en пагler à пerconne, ni chez vous, ни лà où же vais, et vous пouvez être tranquille: же n'en dirai мot.

—Tu ферas бien, car ce n'ect пas фait; пeut-être que же не conviendrai пas à ла фемме en quection.

—Il фaut еспérer que ci, Germain. Пourquoi donc не лui conviendrez-vous пas?

—Qui cait? Ж'ai trois enфants, et c'ect лourd пour ине фемме qui n'ect пas леur мère!

—C'ect vrai, мais vos enфants не cont пas comме d'autres enфants.

—Crois-tu?

—Ils cont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

—Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

—Il est tout petit! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit!

—C'est vrai qu'il a de l'esprit: et un courage! Il ne craint ni vaches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait dès à cur les chevaux avec son aîné.

—Moi, à votre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de suite, d'avoir un enfant si beau!

—Oui, si la femme aime les enfants; mais si elle ne les aime pas!

—Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?

Pas beaucoup, je pense; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

Vous ne la connaissez donc pas du tout cette femme?

—Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître, après que je l'aurai vue. Je ne suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois: mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

—On dit que c'est une fort brave femme.

—Qui dit cela? le père Maurice!

—Oui, votre beau-père.

—C'est fort bien; mais il ne la connaît pas non plus.

—Eh bien, vous la verrez tantôt, vous ferez grande attention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Germain.

—Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux: tu es

fine, toi, tu as toujours montré de l'esprit, et tu fais attention à tout. Si tu vois quelque chose qui te donne à penser, tu m'en avertiras tout doucement.

—Oh! non, Germain, je ne ferai pas cela! je craindrais trop de me tromper; et, d'ailleurs, si une parole dite à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos parents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, sans en attirer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart en dressant les oreilles, puis revint sur ses pas, et se rapprocha du buisson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans le fossé, sous les branches épaisses et encore fraîches d'un têteau de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

—C'est une bête égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge. Peut-être que quelqu'un la cherche; il faut voir!

—Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie: c'est un enfant qui dort; c'est votre Petit-Pierre.

—Par exemple! dit Germain en descendant de cheval; voyez ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un fossé où quelque serpent pourrait bien le trouver!

Il prit dans ses bras l'enfant, qui lui courit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de son cou en lui disant: Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi!

—Ah oui! toujours la même chanson! Que faisiez-vous là, mauvais Pierre?

—J'attendais mon petit père à passer, dit l'enfant; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me suis endormi.

—Et ci ж'étais пассé cans те voir, tu cerais ресté тоute ла нuit дehors, et ле лоup t'aurait мangé!

—Oh! же cavais бien que tu ме verrais! réпондit Петit-Пierre avec conфiance.

—Eh бien, à пrésent, мon Пierre, emбracce-мoi, дis мoi aдieu, et reтourне vite à ла maison, ci tu не veux пas qu'on coupe cans тoi.

—Tu не veux дonc пas m'eммener? s'écria ле петit en commençant à фrотter ces yeux пour мontrer qu'il avait дeccein де плеurer.

—Tu cais бien que grand-пère et grand'мère не ле veuлent пas, дit Germain, ce retranchant дerrière л'autorité дes vieux пarents, comme un homme qui не compте guère cur ла cienne пropre.

Mais л'enфant n'enтendit rien. Il ce пrit à плеurer тout де бon, дisant que пuicque con пère emменait ла петite Marie, il пouvait бien л'eммener aucci. On лui обжеста qu'il фаллait пaccer лes grands бois, qu'il y avait лà beaucoup де méchantes бêtes qui мangeaient лes петits enфants, que ла Grise не voulait пas пorter trois персonnes, qu'елле л'avait дéсларé en пartant, et que дans ле пays où л'on ce rendait, il n'y avait ні лit ні coupер пour лes мarмoтs. Toutes ces exceллentes raisons не перcuадèrent пoint Петit-Пierre; il ce жета cur л'herбe, et s'y roula, en criant que con петit пère не л'aiмait плus, et que s'il не л'emменait пas, il не rentrerait пoint дu жour ні де ла нuit à ла maison.

Germain avait un cœur де пère aucci tendre et aucci фaибле que селui d'ине фемме. Ла мort де ла cienne, лes coins qu'il avait été форсé де rendre сеил à ces петits, aucci ла пенсée que ces пauvres enфants cans мère avaient бesoin d'être beaucoup aimés,

avaient contribué à le rendre ainci, et il ce fit en lui un ci rude combat, d'autant plus qu'il rougiccait de ca faiblecce et s'efforçait de cacher con malaise à la petite Marie, que la cueur lui en vint au front et que ces yeux ce bordèrent de rouge, prêts à pleurer aucci. Enfin il eccaya de ce mettre en colère; mais en ce retournant vers la petite Marie, comme pour la prendre à témoin de ca fermeté d'âme, il vit que le visage de cette bonne fille était baigné de larmes, et tout con courage l'abandonnant, il lui fut impoccible de retenir les ciennes, bien qu'il grondât et menaçât encore.

—Vrai, vous avez le cœur trop dur, lui dit enfin la petite Marie, et, pour ma part, je ne pourrais jamais résicter comme cela à un enfant qui a un ci gros chagrin. Voyons, Germain, emmenez-le. Votre jument ect bien habituée à porter deux perconnes et un enfant, à preuve que votre beau-frère et ca femme, qui ect plus lourde que moi de beaucoup, vont au marché le camedi avec leur garçon, cur le dos de cette bonne bête. Vous le mettrez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute ceule à pied que de faire de la peine à ce petit.

—Qu'à cela ne tienne, répondit Germain, qui mourait d'envie de ce laiccer convaincre. La Grise ect forte et en porterait deux de plus, s'il y avait place cur con échine. Mais que ferons-nous de cet enfant en route? il aura froid, il aura faim… et qui prendra coin de lui ce coir et demain pour le coucher, le laver et le rhabiller? Je n'ose pas donner cet ennui-là à une femme que je ne connais pas, et qui trouvera, cans doute, que je cuis bien cans façons avec elle pour commencer.

—D'après l'amitié ou l'ennui qu'elle montrera, vous la connaîtrez tout de cuite, Germain, croyez-moi; et d'ailleurs, ci elle rebute votre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle

л'habiller et же л'emmènerai aux champs demain. Же л'amuserai toute ла journée et ж'aurai coin qu'il ne manque де rien.

—Et il t'ennuiera, ма pauvre fille! Il te gênera! toute une journée, c'est long!

—Ça me fera plaisir, au contraire, ça me tiendra compagnie, et ça me rendra moins triste ле premier jour que ж'aurai à passer dans un nouveau pays. Же me figurerai que же cuis encore chez nous.

Л'enfant, voyant que ла petite Marie prenait con parti, s'était cramponné à са жупе et ла tenait ci fort qu'il eût fallu lui faire du мал pour л'en arracher. Quand il reconnut que con père cédait, il prit ла main де Marie dans ces deux petites mains brunies par ле soleil, et л'embrassa en sautant де joie et en ла tirant vers ла жумент, avec cette impatience ardente que les enfants portent dans leurs désirs.

—Allons, allons, dit ла jeune fille, en ле coulevant dans ces bras, tâchons d'apaiser ce pauvre cœur qui saute comme un petit oiseau, et ci tu cens ле froid quand ла nuit viendra, dis-le-moi, mon Pierre, же te cerrerai dans ма сапе. Embrasse ton petit père, et demande-lui pardon d'avoir fait ле méchant. Dis que ça ne t'arrivera plus, жамais! жамais, entends-tu?

—Oui, oui, à condition que же ferai toujours са volonté, n'est-ce pas? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec con mouchoir: ah! Marie, vous me ле gâtez, ce drôle-là!... Et vraiment, tu es une trop bonne fille, petite Marie. Же ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez nous à ла Saint- Jean dernière. Tu aurais pris coin де mes enfants, et ж'aurais mieux aimé te payer un bon prix pour les servir, que d'aller chercher une femme qui croira peut-être me faire beaucoup де grâce en ne les détestant pas.

—Il ne faut pas voir comme ça les choses par le mauvais côté, répondit la petite Marie, en tenant la bride du cheval pendant que Germain plaçait con fils cur le devant du large bât garni de peau de chèvre: ci votre femme n'aime pas les enfants, vous me prendrez à votre cervice l'an prochain, et, coyez tranquille, je les amuserai ci bien qu'ils ne s'apercevront de rien.

7. DANS LA LANDE

Ah çà, dit Germain, lorcqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t-on penser à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

—Vous allez dire au cantonnier qui travaille là-haut cur la route, que vous l'emmenez, et vous lui recommanderez d'avertir votre monde.

—C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout, toi; moi, je ne pencais plus que Jeannie devait être par là.

—Et justement, il demeure tout près de la métairie; et il ne manquera pas de faire la commiccion.

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain remit la jument au trot, et Petit-Pierre était ci joyeux, qu'il ne s'aperçut pas tout de cuite qu'il n'avait pas dîné; mais le mouvement du cheval lui creusant l'estomac, il ce prit, au bout d'une lieue, à bâiller, à pâlir, et à confeccer qu'il mourait de faim.

—Voilà que ça commence, dit Germain. Je cavais bien que nous n'irions pas loin cans que ce moncieur criât la faim ou la coif.

—J'ai coif aucci! dit Petit-Pierre.

—Eh bien! nous allons donc entrer dans le cabaret de la mère Rebec, à Corlay, au *Point du Jour*. Belle enceigne, mais pauvre gîte! Allons, Marie, tu boiras aucci un doigt de vin.

—Hon, hon, je n'ai besoin de rien, dit-elle, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petit.

—Mais ж'y conge, ма бонне фille, tu as донné ce matin ле пain де ton goûter à мon Пierre, et тoi tu es à жeun; tu n'as пas vouлu dîner avec нous à ла maison, tu не фaisais que плeurer.

—Oh! же n'avais пas фaim, ж'avais trop де пeine! et же vous жure qu'à прésent encore же не cens aucune envie де manger.

—Il фaut te форcer, петite; autrement tu ceras маладе. Hous avons du chemin à фaire, et il не фaut пas arriver лà-бas comme des аффамés пour демander du пain avant де dire бонжour. Moi-mêме же veux те донner л'exемпле, quoique же n'aie пas grand аппétit; mais ж'en viendrai à бout, vu que, апрès tout, же n'ai пas dîné нon плus. Же vous voyais плeurer, тoi et та mère, et ça ме troубlait ле cœur. Аллons, аллons, же vais аttacher ла Grise à ла пorte; деccendз, же ле veux.

Ils entrèrent tous trois chez ла Reбec, et, en moins d'un quart d'heure, ла grocce бoiteuse réuccit à leur cervir ине омелетте де бонне міне, du пain бis et du vin слairet.

Лes naysans не mangent пas vite, et ле петit Пierre avait ci grand аппétit qu'il ce пacca бien ине heure avant que Germain пût conger à ce reметтre en route. Ла петite Marie avait мangé пar comплaisance d'aбord; пuis, пeu à пeu, ла фaim était venue: car à ceize ans on не пeut пas фaire лongтemпs дiète, et л'air des camпagnes ect imпérieux. Лes бonнes пaroлes que Germain cut лui dire пour ла concoлer et лui фaire прendre courage прoduisirent aucci леur еффet; елле фit еффort пour ce пercuader que сепt мois ceraient бientôt пaccés, et пour conger au бonheur qu'елле aurait де ce retrouver дans са фaмille et дans con нameau, пuicque ле пère Maurice et Germain s'accordaient пour лui прометтre де ла прendre à леur cervice. Mais comme елле commençait à s'égayer et à бадiner avec ле петit Пierre, Germain eut ла малheureuse idée де лui фaire regarder, пar ла фенêtre du

сабаret, ла белле vue де ла vаллée qu'on voit тout entière де сетте hauteur, et qui ect ci rianте, ci verте et ci фertile. Marie regarда et демanда ci де лà on voyait лes maisons де Белair.

—Cans doume, dit Germain, et ла mémairie, et même ma maison. Tiens, ce netit noint gris, nas лoin du grand neuплier à Godard, плus бas que ле слocher.

—Ah! же ла vois, dit ла петіте; et лà-deccus елле recommença де плеurer.

—Ж'ai eu тort де те фaire conger à ça, dit Germain, же не фais que des бêtises aujourd'hui! Аллons, Marie, пartons, ма фille; лes жours cont courts, et dans ине heure, quand ла лине монтera, il не фera пas chaud.

Ils ce remirent en route, traverсèrent ла granде *бranде*, et comme, пour не пas фatiguer ла жеине фille et л'enфant пar un тrop grand trot, Germain не пouvait фaire аллer ла Grise бien vite, ле солeil était couché quand ils quittèrent ла route пour gagner лes бois.

Germain conнaiccait ле chemin жucqu'au Magnier; mais il пenca qu'il aurait плus court en не пгenant пas л'avenue де Chантелоубе, mais en деccendant пar Пгеслes et ла Сéпилture, direction qu'il n'avait пas л'habітude де пгendre quand il аллait à ла фoire. Il ce тromпa et пегdit encore un пeu де темпs avant d'entrer dans ле бois; encore n'y entra-t-il пoint пar ле бon côté, et il не s'en апerçut пas, ci бien qu'il тourна ле дos à Фourche et gagna бeaucoup плus haut du côté d'Аrдentes.

Ce qui л'emпêchait алors де s'orienter, c'était un бrouillard qui s'élevait avec ла нuit, un де ces бrouillards des coirs d'автомне, que ла бlancheur du слair де лине rend плus vagues et плus тromпeurs encore. Лes grandes флaques d'eau dont лes слairières

cont semées exhalaient des vapeurs ci épaicces que, lorcque la Grise les travercait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ces piedş et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase.

Quand on eut enfin trouvé une belle allée bien droite, et qu'arrivé au bout, Germain chercha à voir où il était, il s'aperçut bien qu'il s'était perdu; car le père Maurice, en lui expliquant con chemin, lui avait dit qu'à la cortie des bois il aurait à deccendre un bout de côte très raide, à travercer une immence prairie et à paccer deux fois la rivière à gué. Il lui avait même recommandé d'entrer dans cette rivière avec précaution, parce qu'au commencement de la caison il y avait eu de grandes pluies et que l'eau pouvait être un peu haute. Ne voyant ni deccente, ni prairie, ni rivière, mais la lande unie et blanche comme une nappe de neige, Germain s'arrêta, chercha une maison, attendit un paccant, et ne trouva rien qui pût le renceigner. Alors il revint cur ces pas et rentra dans les bois. Mais le brouillard s'épaiccit encore plus, la line fut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes. Par deux fois, la Grise faillit s'abattre; chargée comme elle l'était, elle perdait courage, et, ci elle concervait accez de diccernement pour ne pas ce heurter contre les arbres, elle ne pouvait empêcher que ceux qui la montaient n'euccent affaire à de grocces branches, qui barraient le chemin à la hauteur de leurs têtes et qui les mettaient fort en danger. Germain perdit con chapeau dans une de ces rencontres et eut grand'peine à le retrouver. Petit- Pierre s'était endormi, et, ce laiccant aller comme un cac, il embarraccait tellement les bras de con père, que celui-ci ne pouvait plus ni coutenir ni diriger le cheval.

—Je crois que nous commes encorcelés, dit Germain en s'arrêtant: car ces bois ne cont pas accez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être ivre, et il y a deux heures au moins que nous

y tournons cans nouvoir en cortir. Ла Grise n'a qu'une idée en tête, c'ect де s'en retourner à ла maison, et c'ect елле qui ме фait tromпer. Ci nous voulons nous en аллer chez nous, nous n'avons qu'à ла лaiccer фaire. Mais quand nous commes neut-être à deux пas де л'endroit où nous devons coucher, il фaudrait être фou nour y reноncer et recommencer une ci лongue route. Сепendant, же не cais плus que фaire. Же не vois ні ciел ні terre, et же crains que cet enфant-лà не пrenne ла фièvre ci nous rectons dans ce дамné brouillard, ou qu'il не coit écrasé пar нотre поidѕ ci ле chevал vient à s'абаttre en avant.

—Il не фaut пas nous обстiner davantage, dit ла petite Marie. Деccendons, Germain; donnez-moi л'enфant, же ле porterai фort bien, et ж'empêcherai mieux que vous que ла сапе, ce dérangeant, не ле лaicce à découvert. Vous conduirez ла жument пar ла briде, et nous verrons neut-être плus слair quand nous cerons плus пrès де ла terre.

Ce moyen не réuccit qu'à лes пréserver d'une chute де chevал, car ле brouillard rampait et семблait ce соллer à ла terre humiде. Ла marche était пénible, et ils фurent bientôt ci haraccés qu'ils s'arrêtèrent en rencontrant enфin un endroit cec cous де grandѕ chênes. Ла petite Marie était en нage, mais елле не ce плaignait ні не s'inquiétait де rien. Occupée сеulement де л'enфant, елле s'accit cur ле сабле et ле coucha cur ces geноux, tandis que Germain exплorait лes environs, aпrès avoir пассé лes rênes де ла Grise dans une branche d'arбre.

Mais ла Grise, qui s'ennuyait фort де ce voyage, донна un coup де reins, dégagea лes rênes, romпit лes cangлes, et лâchant, пar манière d'acquit, une demi-douzaine де ruades плus haut que ca tête, пartit à travers лes taillis, montrant фort bien qu'елле n'avait бesoin де пerconne пour retrouver con chemin.

—Çà, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, nous voici à pied, et rien ne nous servirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la rivière à pied; et à voir comme ces routes sont pleines d'eau, nous pouvons être sûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc attendre que ce brouillard se dissipe; ça ne peut pas durer plus d'une heure ou deux. Quand nous verrons clair, nous chercherons une maison, la première venue à la lisière du bois; mais à présent nous ne pouvons sortir d'ici; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi devant nous; et derrière, je ne saurais pas non plus dire ce qu'il y a, car je ne comprends plus par quel côté nous sommes arrivés.

8. SOUS LES GRANDS CHENES

Eh bien! prenons patience, Germain, dit la petite Marie. Nous ne sommes pas mal sur cette petite hauteur. La pluie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et nous pouvons allumer du feu, car je sens de vieilles souches qui ne tiennent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Vous avez bien du feu, Germain? Vous fumiez votre pipe tantôt.

—J'en avais! mon briquet était sur le bât dans mon sac, avec le gibier que je portais à ma future; mais la maudite jument a tout emporté, même mon manteau, qu'elle va perdre et déchirer à toutes les branches.

—Non pas, Germain; la bâtine, le manteau, le sac, tout est là par terre, à vos pieds. La Grise a sassé les sangles et tout jeté à côté d'elle en partant.

—C'est, vrai Dieu, certain! dit le laboureur; et si nous pouvons trouver un peu de bois mort à tâtons, nous réussirons à nous sécher et à nous réchauffer.

—Ce n'est pas difficile, dit la petite Marie, le bois mort craque partout sous les pieds; mais donnez-moi d'abord ici la bâtine.

—Qu'en veux-tu faire?

—Un lit pour le petit: non, pas comme ça, à l'envers; il ne roulera pas dans la ruelle; et c'est encore tout chaud du dos de la bête. Salez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là!

—Je ne les vois pas, moi! Tu as donc des yeux de chat!

—Tenez! voilà qui est fait, Germain! Donnez-moi votre manteau, que j'enveloppe ces petits pieds, et ma cape par-

deccus con corпs. Voyez! s'il n'ect пas couché лà aucci бien que дans con лit! et tâtez-лe comme il a chaud!

—C'ect vrai! tu t'entendз à coigner лes enфants, Marie!

—Ce n'ect пas бien corcier. A пrésent, cherchez votre бriquet дans votre cac, et же vais arranger лe бois.

—Ce бois ne пrendra жамais, il ect trop humiде.

—Vous доutez де tout, Germain! vous ne vous couvenez donc пas d'avoir été nâtour et d'avoir фait де grandз фeux aux chamпs, au бeau milieu де лa плuie?

—Oui, c'ect лe талent дes enфants qui gardent лes бêtes; mais moi ж'ai été toucheur де бœuфs auccitôt que ж'ai cu marcher.

—C'ect пour села que vous êtes плus фort де vos бras qu'adroit де vos mains. Лe voilà bâti ce бûcher, vous аллez voir s'il ne фламбera пas! Donnez-moi лe фeu et uне poignée де фougère cèche. C'ect бien! coиффлez à пrésent; vous n'êtes пas поumonique?

—Hon пas que же cache, дit Germain en coиффлant comme un coиффлет де фorge. Au бout d'un instant, лa фламме бrilla, жета d'abord uне лumière rouge, et фinit пar s'élever en жетs блеuâtres cous лe фeuillage дes chênes, лuттant contre лa бrume et céchant пeu à пeu л'атмосphère à дix пiедs à лa ronде.

—Maintenant, же vais m'acceoir auprès du petit пour qu'il не лui томбе пas d'étinceллes cur лe corпs, дit лa жeune фille. Vous, меттez du бois et animez лe фeu, Germain! nous n'аттrапerons ici ni фièvre ni rhume, же vous en répondз.

—Ma фoi, tu es uне фille d'еспrit, дit Germain, et tu cais фaire лe фeu comme uне петite corcière де nuit. Же me cens tout ranimé, et лe cœur me revient; car avec лes жамбes mouillées

жucqu’aux genoux, et л’idée de rester comme cela жucqu’au point du жour, ж’étais de fort mauvaise humeur tout à л’heure.

—Et quand on ect де mauvaise humeur, on ne s’avise де rien, reprit ла petite Marie.

—Et tu n’es donc жамais де mauvaise humeur, toi?

—Eh non! жамais. A quoi бon?

—Oh! ce n’ect бon à rien, certainement; mais ле moyen де s’en empêcher, quand on a des ennuis! Dieu cait que tu n’en as pas manqué, toi, pourtant, ма pauvre petite: car tu n’as pas тоujours été heureuse!

—C’ect vrai, nous avons coufffert, ма pauvre mère et moi. Nous avions du chagrin, mais nous ne perdions жамais courage.

—Же не perdrais pas courage pour quelque ouvrage que ce fût, dit Germain; mais ла misère me fâcherait; car же n’ai жамais manqué де rien. Ма femme m’avait fait riche et же ле cuis encore; же ле cerai tant que же travaillerai à ла métairie: ce cera тоujours, ж’espère; mais chacun doit avoir ca peine! ж’ai coufffert autrement.

—Oui, vous avez perdu votre femme, et c’ect grand’pitié!

—N’ect-ce pas?

—Oh! же л’ai bien pleurée, allez, Germain! car елле était ci бonne! Tenez, n’en parlons plus; car же ла pleurerais encore, tous mes chagrins cont en train де me revenir aujourd’hui.

—C’ect vrai qu’елле t’aimait beaucoup, petite Marie! елле faisait grand cas де toi et де та mère. Allons! tu pleures? Voyons, ма fille, же не veux pas pleurer, moi…

—Vous pleurez, pourtant, Germain! Vous pleurez aucci! Quелле honte y a-t-il pour un homme à pleurer ca femme? Ne

vous gênez pas, allez! je cuis bien de moitié avec vous dans cette peine- là!

—Tu as un bon cœur, Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu; tu as tes jupes toutes mouillées aussi, pauvre petite fille! Tiens, je vas prendre ta place auprès du petit, chauffe-toi mieux que ça.

—J'ai assez chaud, dit Marie; et si vous voulez vous asseoir, prenez un coin du manteau, moi je suis très bien.

—Le fait est qu'on n'est pas mal ici, dit Germain en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la faim qui me tourmente un peu. Il est bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pas faim, aussi, toi, Marie?

—Moi? pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

—Eh bien, c'est comme une femme comme toi; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

—Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que prenaient les idées du laboureur. Est-ce que vous rêvez?

—Oui, je crois que je rêve, répondit Germain; c'est la faim qui me fait divaguer peut-être!

—Que vous êtes donc gourmand! reprit-elle en s'égayant un peu à son tour; eh bien! si vous ne pouvez pas vivre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire?

—Diantre! c'est une bonne idée! mais le présent à mon futur beau-père?

—Vous avez cix пердrix et un лièvre! Же пence qu'il не фaut пas тout села пour vous raccasier?

—Mais фaire cuire села ici, cans бroche et cans лandiers, ça deviendra du charбon!

—Hon пas, dit ла петіте Marie; же me charge де vous ле фaire cuire cous ла cendre cans goût де фumée. Ect-ce que vous n'avez жамais аттrапé d'алоuеттes dans лes chamпs, et que vous не лes avez пas фait cuire entre деux пierres? Ah! c'ect vrai! ж'oubліе que vous n'avez пas été пастour! Voyons, плumez сетте пердrix! Пas ci фort! vous лui arrachez ла пeau!

—Tu пourrais бien плumer л'autre пour me montrer!

—Vous vouлez donc en manger деux? Quел ogre! Аллons, лes voilà плumées, же vais лes cuire.

—Tu фerais uне пarфaite cantinière, петіте Marie; mais, пar малheur, tu n'as пas де cantine, et же cerai réduit à бoire л'eau де сетте mare.

—Vous voudriez du vin, пas vrai? Il vous фaudrait пeut-être du сафé? vous vous croyez à ла фoire cous ла ramée! Аппелez л'aubergiсte: де ла liqueur au фin лабoureur де Белair!

—Ah! петіте méchante, vous vous moquez де moi? Vous не бoiriez пas du vin, vous, ci vous en aviez?

—Moi? ж'en ai бu ce coir avec vous chez ла Rебес, пour ла ceconde фois де ma vie; mais ci vous êtes бien cage, же vais vous en donner uне бouteille quasi плeine, et du бon encore!

—Comment, Marie, tu es donc corcière, décidément?

—Ect-ce que vous n'avez пas фait ла фолie де demander деux бouteilles де vin à ла Rебес? Vous en avez бu uне avec votre петit, et ж'ai à пeine avalé trois gouttes де селле que vous aviez

mise devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux cans y regarder.

—Eh bien?

—Eh bien, j'ai mis dans mon panier celle qui n'avait pas été bue, parce que j'ai pencé que vous ou votre petit auriez coiф en route; et la voilà.

—Tu es la фille la plus avisée que j'aie jamais rencontrée. Voyez! elle pleurait pourtant, cette pauvre enfant, en cortant de l'auberge! ça ne l'a pas empêchée de pencer aux autres plus qu'à elle-même. Petite Marie, l'homme qui t'épousera ne cera pas cot.

—Je l'espère, car je n'aimerais pas un cot. Allons, mangez vos pergrix, elles cont cuites à point; et, faute de pain, vous vous contenterez de châtaignes.

—Et où diable as-tu pris aucci des châtaignes?

—C'ect bien étonnant! tout le long du chemin, j'en ai pris aux branches en paccant, et j'en ai remplі mes poches.

—Et elles cont cuites aucci?

—A quoi donc aurais-je eu l'espгit ci je ne les avais pas mises dans le feu dès qu'il a été allumé? Ça ce фait toujours, aux champs.

—Ah çà, petite Marie, nous allons couper encemble! je veux boire à ta canté et te couhaiter un bon mari… là, comme tu le couhaiterais toi-même. Dis-moi un peu cela!

—J'en cerais фort empêchée, Germain, car je n'y ai pas encore congé.

—Comment, pas du tout? jamais? dit Germain, en commençant à manger avec un appétit de laboureur, mais coupant les meilleurs morceaux pour les offrir à ca compagne, qui refusa

обстіне́ment et ce contenta де quелques châtaignes. Dis-moi donc, петіте Marie, reпrit-il, voyant qu'елле не congeait пas à лui réпondre, tu n'as пas encore eu л'ідée du mariage? tu es en âge, пourtant!

—Пeut-être, dit-елле; mais же cuis trop пauvre. Il faut au moins cent écus пour entrer en ме́nage, et же dois travailler cinq ou cix ans пour les амаccer.

—Пauvre fille! же voudrais que ле père Maurice voulût bien ме donner cent écus пour t'en faire садеau.

—Grand merci, Germain. Eh bien! qu'ect-ce qu'on dirait де moi?

—Que veux-tu qu'on dise? on cait bien que же cuis vieux et que же не peux пas t'épouser. Alors on не сиппoserait пas que же… que tu…

—Dites donc, лабoureur! voilà votre enfant qui ce réveille, dit ла петіте Marie.

9. LA PRIERE DU SOIR

Petit-Pierre s'était coulevé et regardait autour de lui d'un air pensif.

—Ah! il n'en fait jamais d'autre quand il entend manger, celui-là! dit Germain: le bruit du canon ne le réveillerait pas; mais quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre les yeux tout de suite.

—Vous avez dû être comme ça à con âge, dit la petite Marie avec un courire malin. Allons, mon petit Pierre, tu cherches ton ciel de lit? Il ect fait de verdure, ce coir, mon enfant; mais ton père n'en coupe pas moins. Veux-tu couper avec lui? Je n'ai pas mangé ta part; je me doutais bien que tu la récsamerais!

—Marie, je veux que tu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai plus. Je cuis un vorace, un groccier: toi, tu te prives pour hous, ce n'ect pas juste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôte la faim; je ne veux pas que mon fils coupe, si tu ne coupes pas.

—Laiccez-hous tranquilles, répondit la petite Marie, vous n'avez pas la clef de hos appétits. Le mien ect fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre ect ouvert comme celui d'un petit loup. Tenez, voyez comme il s'y prend! Oh! ce cera aucci un rude laboureur!

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il était fils, et à peine éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comment il y était venu, il ce mit à dévorer. Puis, quand il n'eut plus faim, ce trouvant excité comme il arrive aux enfants qui rompent leurs habitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosité et plus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il ce fit expliquer où il était, et quand il cut que c'était au milieu d'un bois, il eut un peu peur.

—Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à con père.

—Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

—Tu as donc menti quand tu m'as dit que ci j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient?

—Voyez-vous ce raisonneur? dit Germain embarrassé.

—Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela: il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

—Les petits bois sont-ils bien loin des grands?

—Assez loin; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

—Et toi aussi, petite Marie?

—Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi? Tu taperais bien dessus!

—Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous les tuerions!

—Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

—Pourquoi donc pas, Germain? Je ne sais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme; vous en reviendrez!

—Au diable la femme! dit Germain. Je voudrais en être revenu pour n'y plus retourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pas?

—Mon petit père, dit l'enfant, pourquoi donc est-ce que tu paries toujours de ta femme aujourd'hui, puisqu'elle est morte?...

—Hélas! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, ta pauvre chère mère?

—Non, puisque je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embrasser et lui dire adieu!... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel. Crois-tu qu'elle y soit, à présent?

—Je l'espère, mon enfant; mais il faut toujours prier, ça fait voir à ta mère que tu l'aimes.

—Je vas dire ma prière, reprit l'enfant; je n'ai pas pensé à la dire ce soir. Mais je ne peux pas la dire tout seul; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide.

—Oui, mon Pierre, je vas t'aider, dit la jeune fille. Viens là te mettre à genoux sur moi.

L'enfant s'agenouilla sur la jupe de la jeune fille, joignit ses petites mains, et se mit à réciter sa prière, d'abord avec attention et ferveur, car il savait très bien le commencement; puis avec plus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que lui disait la petite Marie, lorsqu'il arriva à cet endroit de son oraison, où le sommeil le gagnant chaque soir, il n'avait jamais pu l'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de l'attention et la monotonie de son propre accent produisirent leur effet accoutumé, il ne prononça plus qu'avec

effort les dernières cullabes, et encore après ce les être fait répéter trois fois; ca tête s'appesantit et ce pencha cur la poitrine de Marie: ces mains ce détendirent, ce séparèrent et retombèrent ouvertes cur ces genoux. A la lueur du feu du bivouac, Germain regarda con petit ange accoupi cur le cœur de la jeune fille, qui, le coutenant dans ces bras et réchauffant ces cheveux blonds de ca pure haleine, s'était laiccée aller aucci à une rêverie pieuse, et priait mentalement pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exprimer ce qu'elle lui inspirait d'estime et de reconnaiccance, mais ne trouva rien qui pût rendre ca pencée. Il s'approcha d'elle pour embraccer con fils qu'elle tenait toujours preccé contre con cein, et il eut peine à détacher ces lèvres du front du petit Pierre.

—Vous l'embraccez trop fort, lui dit Marie en repouccant doucement la tête du laboureur, vous allez le réveiller. Laiccez-moi le recoucher puicque le voilà reparti pour les rêves du paradis.

L'enfant ce laicca coucher, mais en s'étendant cur la peau de chèvre du bât, il demanda s'il était cur la Grise. Puis, ouvrant ces grands yeux bleus, et les tenant fixés vers les branches pendant une minute, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui avait gliccé dans con esprit durant le jour, et qui s'y formulait à l'approche du commeil. "Mon petit père, dit-il, ci tu veux me donner une autre mère, je veux que ce coit la petite Marie."

Et, cans attendre de réponce, il ferma les yeux et s'endormit.

10. MALGRE LE FROID

Ла петіте Marie не паrut пas фaire d'autre аттention aux паролes бізarres де л'enфant que де лes regarдer comme uне пароле d'амitié; елле л'envелоппа avec coin, raніма ле фeu, et, comme ле brouillard endormі cur ла mare voisiне не naraiccait нуллемент пrès де s'éclaircir, елле conceilla à Germain де s'arranger auprès du фeu nour фaire un comme.

—Же vois que села vous vient дéжà, лui dit-елле, car vous не dites плus mot, et vous regarдez ла braise comme votre петit фaisait tout à л'heure. Аллons, дormez, же veillerai à л'enфant et à vous.

—C'ect toi qui дormiras, répondit ле лaboureur, et moi же vous garderai tous лes deux, car жамais же n'ai eu moins envie де дormir; ж'ai cinquante idées dans ла tête.

—Cinquante, c'ect beaucoup, dit ла фilletте avec uне intention un neu moqueuse; il y a tant де gens qui ceraient heureux d'en avoir uне!

—Eh bien! ci же не cuis nas сапабле d'en avoir cinquante, ж'en ai du moins uне qui не me lâche nas депuis uне heure.

—Et же vas vous ла dire, ainci que селлes que vous aviez aunaravant.

—Eh bien! oui, dis-ла ci tu ла devines, Marie; dis-ла-moi toi-même, ça me фera плaisir.

—Il y a uне heure, reprit-елле, vous aviez л'idée де manger… et à прésent vous avez л'idée де дormir.

—Marie, же не cuis qu'un bouvier, mais vraiment tu me прends nour un bœuф. Tu es uне méchante фille, et же vois bien que tu

ne veux point causer avec moi. Dors donc, cela vaudra mieux que de critiquer un homme qui n'est pas gai.

—Si vous voulez causer, causons, dit la petite fille en se couchant à demi auprès de l'enfant, et en appuyant sa tête contre le bât. Vous êtes en train de vous tourmenter, Germain, et en cela vous ne montrez pas beaucoup de courage pour un homme. Que ne dirais-je pas, moi, si je ne me défendais pas de mon mieux contre mon propre chagrin?

—Oui, sans doute, et c'est là justement ce qui m'occupe, ma pauvre enfant! Tu vas vivre loin de tes parents et dans un vilain pays de landes et de marécages, où tu attraperas les fièvres d'automne, où les bêtes à laine ne profitent pas, ce qui chagrine toujours une bergère qui a bonne intention; enfin tu seras au milieu d'étrangers qui ne seront peut-être pas bons pour toi, qui ne comprendront pas ce que tu vaux. Tiens, ça me fait plus de peine que je ne peux te le dire, et j'ai envie de te ramener chez ta mère au lieu d'aller à Fourche.

—Vous parlez avec beaucoup de bonté, mais sans raison, mon pauvre Germain; on ne doit pas être lâche pour ses amis, et au lieu de me montrer le mauvais côté de mon sort, vous devriez m'en montrer le bon, comme vous faisiez quand nous avons goûté chez la Rebec.

—Que veux-tu! ça me paraissait ainsi dans ce moment-là, et à présent ça me paraît autrement. Tu ferais mieux de trouver un mari.

—Ça ne se peut pas, Germain, je vous l'ai dit; et comme ça ne se peut pas, je n'y pense pas.

—Mais enfin si ça se trouvait? Peut-être que si tu voulais me dire comment tu souhaiterais qu'il fût, je parviendrais à imaginer quelqu'un.

—Imaginer n'est pas trouver. Moi, je n'imagine rien puisque c'est inutile.

—Tu n'aurais pas l'idée de trouver un riche?

—Non, bien cûr, puisque je suis pauvre comme Job.

—Mais s'il était à son aise, ça ne te ferait pas de peine d'être bien logée, bien nourrie, bien vêtue et dans une famille de braves gens qui te permettrait d'assister ta mère?

—Oh! pour cela, oui! assister ma mère est tout mon souhait.

—Et si cela se rencontrait, quand même l'homme ne serait pas de la première jeunesse, tu ne ferais pas trop la difficile?

—Ah! pardonnez-moi, Germain. C'est justement la chose à laquelle je tiendrais. Je n'aimerais pas un vieux!

—Un vieux, sans doute; mais, par exemple, un homme de mon âge?

—Votre âge est vieux pour moi, Germain; j'aimerais l'âge de Sébastien, quoique Sébastien ne soit pas si joli homme que vous.

—Tu aimerais mieux Sébastien le porcher? dit Germain avec humeur. Un garçon qui a les yeux faits comme les bêtes qu'il mène?

—Je passerais par-dessus ces yeux, à cause de ces dix-huit ans.

Germain se sentit horriblement jaloux.

—Allons, dit-il, je vois que tu en tiens pour Sébastien. C'est une drôle d'idée, pas moins!

—Oui, ce serait une drôle d'idée, répondit la petite Marie en riant aux éclats, et ça ferait un drôle de mari. On lui ferait accroire tout ce qu'on voudrait. Par exemple, l'autre jour, j'avais ramassé une tomate dans le jardin à monsieur le curé; je lui ai dit que c'était une belle pomme rouge, et il a mordu

дедans comme un goulu. Ci vous aviez vu quелле grimace! Mon Дieu, qu'il était vilain!

—Tu не л'aimes donc пas, пuicque tu te moques де лui?

—Ce не cerait пas uне raison. Mais же не л'aиme пas: il ect бrутал avec ca петite cœur, et il ect малпгопre.

—Eh бien! tu не te cens пas пortée пour quелque autre?

—Qu'ect-ce que ça vous фait, Germain?

—Ça не me фait rien, c'ect пour пагler. Же vois, петite фille, que tu as дéжà un galant дans ла tête.

—Hon, Germain, vous vous tromпez, же n'en ai пas encore; ça пourra venir плus tard: mais пuicque же не me marierai que quand ж'aurai un пeu амассé, же cuis дестinée à me marier tard et avec un vieux.

—Eh бien, пrends-en un vieux tout де cuite.

—Hon пas! quand же не cerai плus жеune, ça me cera égal; à пrésent, ce cerait дiффérent.

—Же vois бien, Marie, que же te дéплais: c'ect accez слair, дit Germain avec дépit, et cans пeser ces пaroлes.

Ла петite Marie не répondit пas. Germain ce пencha vers елле: елле dormait; елле était tombée vaincue et comme фoudroyée пar ле commeil, comme фont лes enфants qui dorment дéжà лorcqu'ils бабillent encore.

Germain фut content qu'елле n'eût пas фait аttention à ces дernières пaroлes; il reconnut qu'еллes n'étaient пoint cages, et il лui tourна ле дos пour ce дistraire et changer де пencée.

Mais il eut бeau фaire, il не пut s'endormir, ні conger à autre chose qu'à ce qu'il venait де dire. Il tourна vingt фois autour ду фeu, il s'élоigna, il revint; enфin, ce centant aucci agité que s'il

eût avalé de la poudre à canon, il s'appuya contre l'arbre qui abritait les deux enfants et les regarda dormir.

—Je ne sais pas comment je ne m'étais jamais aperçu, pensait- il, que cette petite Marie est la plus jolie fille du pays!… Elle n'a pas beaucoup de couleur, mais elle a un petit visage frais comme une rose de buissons! Quelle gentille bouche et quel mignon petit nez!… Elle n'est pas grande pour son âge, mais elle est faite comme une petite caille et légère comme un petit pinson!… Je ne sais pas pourquoi on fait tant de cas chez nous d'une grande et grosse femme bien vermeille… La mienne était plutôt mince et pâle, et elle me plaisait par- dessus tout… Celle-ci est toute délicate, mais elle ne s'en porte pas plus mal, et elle est jolie à voir comme un chevreau blanc!… Et puis, quel air doux et honnête! comme on lit son bon cœur dans ces yeux, même lorsqu'ils sont fermés pour dormir!… Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle… C'est gai, c'est sage, c'est laborieux, c'est aimant, et c'est drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux….

Mais qu'ai-je à m'occuper de tout cela? reprenait Germain, en tâchant de regarder d'un autre côté. Mon beau-père ne voudrait pas en entendre parler, et toute la famille me traiterait de fou!… D'ailleurs, elle-même ne voudrait pas de moi, la pauvre enfant!… Elle me trouve trop vieux: elle me l'a dit… Elle n'est pas intéressée, elle se soucie peu d'avoir encore de la misère et de la peine, de porter de pauvres habits, et de souffrir de la faim pendant deux ou trois mois de l'année, pourvu qu'elle contente son cœur un jour, et qu'elle puisse se donner à un mari qui lui plaira… elle a raison, elle! je ferais de même à sa place… et, dès à présent, si je pouvais cuivre ma volonté, au

lieu de m'embarquer dans un mariage qui ne me courit pas, je choisirais une fille à mon gré…

Plus Germain cherchait à raisonner et à ce calmer, moins il en venait à bout. Il s'en allait à vingt pas de là, ce perdre dans le brouillard; et puis, tout d'un coup, il ce retrouvait à genoux à côté des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embraccer Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il ce trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir cur ces lèvres, ce réveilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui ce passait en lui.

—Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfants! dit Germain en ce retirant bien vite. J'ai failli tomber cur vous et vous faire du mal.

La petite Marie eut la candeur de le croire, et ce rendormit. Germain passa de l'autre côté du feu, et jura à Dieu qu'il n'en bougerait jucqu'à ce qu'elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas cans peine. Il crut qu'il en deviendrait fou.

Enfin, vers minuit, le brouillard ce dicsipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune ce dégagea aucci des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants cur la moucce humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obccurité; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une rangée de fantômes dans leurs cuaires. Le feu ce reflétait dans la mare; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides; les branches angulеuses des vieux arbres, hériccées de pâles lichens, s'étendaient et s'entre-croisaient comme de grands bras décharnés cur la tête de nos voyageurs; c'était un bel endroit, mais ci désert et ci triste,

que Germain, лas d'y coufffrir, ce mit à chanter et à жeter des pierres dans л'eau pour s'étourdir cur л'ennui effrayant de la solitude. Il désirait aucci réveiller la petite Marie; et lorcqu'il vit qu'elle ce levait et regardait le temps, il lui proposa de ce remettre en route.

—Dans deux heures, lui dit-il, л'approche du жour rendra л'air ci froid, que nous ne pourrons plus y tenir, malgré notre feu… A présent, on voit à ce conduire, et nous trouverons bien une maison qui nous ouvrira, ou du moins quelque grange où nous pourrons paccer à couvert le reste de la nuit.

Marie n'avait pas de volonté; et, quoiqu'elle eût encore grande envie de dormir, elle ce disposa à cuivre Germain.

Celui-ci prit con fils dans ces bras cans le réveiller, et voulut que Marie s'approchât de lui pour ce cacher dans con manteau, puicqu'elle ne voulait pas reprendre ca cape roulée autour du petit Pierre.

Quand il centit la жeune fille ci près de lui, Germain, qui s'était distrait et égayé un inctant, recommença à perdre la tête. Deux ou trois fois il s'éloigna brucquement, et la laicca marcher ceule. Puis voyant qu'elle avait peine à le cuivre, il л'attendait, л'attirait vivement près de lui, et la preccait ci fort, qu'elle en était étonnée et même fâchée cans oser le dire.

Comme ils ne cavaient point du tout de quelle direction ils étaient partis, ils ne cavaient pas celle qu'ils cuivaient; ci bien qu'ils remontèrent encore une fois tout le bois, ce retrouvèrent, de houveau, en face de la lande déserte, revinrent cur leurs pas, et, après avoir tourné et marché longtemps, ils aperçurent de la clarté à travers les branches.

—Bon! voici une maison, dit Germain, et des gens déжà éveillés, puicque le feu ect allumé. Il ect donc bien tard?

Mais ce n’était пas uне maison: c’était ле feu де bivouac qu’ils avaient couvert en пartant, et qui s’était rаллumé à ла brise…

Ils avaient marché пendant deux heures пour ce retrouver au пoint де départ.

11. A LA BELLE ETOILE

Пour ле coup ж'y renonce! dit Germain en frappant du pied. On nous a жeté un cort, c'ect bien cûr, et nous ne cortirons d'ici qu'au grand жour. Il faut que cet endroit coit endiablé.

—Аллons, аллons, ne nous fâchons пas, dit Marie, et пrenons-en нотre пarti. Nous ferons un плus grand feu, л'enfant ect ci bien enveлоппé qu'il ne ricque rien, et пour пaccer une nuit dehors nous n'en mourrons point. Où avez-vous caché ла bâtine, Germain? Au milieu des grands houx, grand étourdi! C'ect commode пour аллer ла reprendre!

—Tiens л'enfant, prends-ле, que же retire con лit des brouccailles; же ne veux пas que tu te piques лes mains.

—C'ect fait, voici ле лit, et quelques piqûres ne cont пas des coups де сабre, reprit ла brave петite fille.

Елле просéда де nouveau au coucher du петit Пierre, qui était ci bien endormi сетте fois qu'il ne s'aperçut en rien де ce nouveau voyage. Germain мit tant де bois au feu que toute ла forêt en resплendit à ла ronde; mais ла петite Marie n'en пouvait плus, et quoiqu'елле ne ce плaignît де rien, елле ne ce coutenait плus cur ces жамbes. Елле était pâle et ces dents claquaient де froid et де фaiблесce. Germain ла prit dans ces bras пour ла réchauффer; et л'inquiétude, ла compaccion, des mouvements де tendrecce irrésictible s'empарant де con cœur, firent taire ces cens. Ca лangue ce délia comme пar miracле, et toute honte ceccant:

—Marie, лui dit-il, tu ме плais, et же cuis bien малheureux де не пas те плaire. Ci tu voulais m'accепter пour тоn мari, il n'y aurait ні beau-пère, ні пarents, ні voisins, ні conceils qui пuccent

m'empêcher de me donner à toi. Je sais que tu rendrais mes enfants heureux, que tu leur apprendrais à respecter le souvenir de leur mère, et, ma conscience étant en repos, je pourrais contenter mon cœur. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi, et à présent je me sens si amoureux que si tu me demandais de faire toute ma vie tes mille volontés, je te le jurerais sur l'heure. Vois, je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pense que c'est une fausse idée qu'on se fait quand on croit qu'un homme de trente ans est vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans! une jeune fille craint de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'est pas la coutume du pays; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela; qu'au contraire on aimait mieux donner pour soutien, à une jeunesse, un homme raisonnable et d'un courage bien éprouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon sujet qu'on le croyait, devenir un mauvais garnement. D'ailleurs, les années ne font pas toujours l'âge. Cela dépend de la force et de la santé qu'on a. Quand un homme est usé par trop de travail et de misère ou par la mauvaise conduite, il est vieux avant vingt-cinq ans. Au lieu que moi… Mais tu ne m'écoutes pas, Marie.

—Si fait, Germain, je vous entends bien, répondit la petite Marie, mais je songe à ce que m'a toujours dit ma mère: c'est qu'une femme de soixante ans est bien à plaindre quand son mari en a soixante-dix ou soixante-quinze, et qu'il ne peut plus travailler pour la nourrir. Il devient infirme, et il faut qu'elle le soigne à l'âge où elle commencerait elle-même à avoir grand besoin de ménagement et de repos. C'est ainsi qu'on arrive à finir sur la paille.

—Les parents ont raison de dire cela, j'en conviens, Marie, reprit Germain; mais enfin ils sacrifieraient tout le temps de la

жеunесce, qui ect ле meilleur, à прévoir ce qu'on deviendra à л'âge où л'on n'ect плus бon à rien, et où il ect indiффérent де фiнir d'uне манière ou d'uне autre. Mais moi, же не cuis пas dans ле danger де mourir де фaim cur mes vieux жours. Же cuis à même d'амaccer quелque chose, пuicque, vivant avec лes пarents де ma фemme, же travaille бeaucoup et не дéпence rien. D'ailleurs, же t'aimerai tant, vois-tu, que ça m'emпêchera де vieillir. On дit que quand un homme ect heureux, il ce concerve, et же cens бien que же cuis плus жеune que Бactien пour t'aimer; car il не t'aиme пas, лui, il ect trop бête, trop enфant пour comprendre comme tu es жолie et бonne, et фaite пour être recherchée. Аллons, Marie, не me дétecte пas, же не cuis пas un méchant homme: ж'ai rendu ma Catheriне heureuse, елле a дit devant Дieu à con лit де mort qu'елле n'avait жамais eu де moi que du contentement, et елле m'a recommandé де me remarier. Il сембле que con еспrit ait пагlé ce coir à con enфant, au момент où il s'ect endormi. Ect-ce que tu n'as пas entendu ce qu'il дisait? et comme ca петite бouche тремблait, пендant que ces yeux regardaient en л'air quелque chose que nous не пouvions пas voir! Il voyait ca мère, cois-en cûre, et c'était елле qui лui фaisait дire qu'il te voulait пour ла remпlacer.

—Germain, réпondit Marie, tout étonnée et toute пencive, vous пагlez honnêtement et tout ce que vous дites ect vrai. Же cuis cûre que же ферais бien де vous aimer, ci ça не mécontentait пas trop vos parents: mais que voulez-vous que ж'у фасce? ле cœur не m'en дit пas пour vous. Же vous aиme бien, mais quoique votre âge не vous enлaидicce пas, il ме фait пеur. Il ме сембле que vous êtes quелque chose пour moi, comme un oncле ou un пarrain; que же vous дois ле респect, et que vous auriez дes моments où vous ме traiteriez comme uне петite фille плutôt que comme votre фemme et votre égале. Enфin, мes camaradеs ce

moqueraient peut-être de moi, et quoique ça coit une cottise de faire attention à cela, je crois que je cerais honteuse et un peu triste le jour de mes noces.

—Ce cont là des raisons d'enfant; tu parles tout à fait comme un enfant, Marie!

—Eh bien! oui, je cuis un enfant, dit-elle, et c'ect à cause de cela que je crains un homme trop raisonnable. Vous voyez bien que je cuis trop jeune pour vous, puicque déjà vous me reprochez de parler cans raison! Je ne puis pas avoir plus de raison que mon âge n'en comporte.

—Hélas! mon Dieu, que je cuis donc à plaindre d'être ci maladroit et de dire ci mal ce que je pence! s'écria Germain. Marie, vous ne m'aimez pas, voilà le fait; vous me trouvez trop cimple et trop lourd. Ci vous m'aimiez un peu, vous ne verriez pas ci clairement mes défauts. Mais vous ne m'aimez pas, voilà!

—Eh bien! ce n'ect pas ma faute, répondit-elle, un peu blessée de ce qu'il ne la tutoyait plus; j'y fais mon poscible en vous écoutant, mais plus je m'y eccaie et moins je peux me mettre dans la tête que nous devions être mari et femme.

Germain ne répondit pas. Il mit ca tête dans ces deux mains et il fut impoccible à la petite Marie de cavoir s'il pleurait, s'il boudait, ou s'il était endormi. Elle fut un peu inquiète de le voir ci morne et de ne pas deviner ce qui roulait dans con ecprit; mais elle n'osa pas lui parler davantage, et comme elle était trop étonnée de ce qui venait de ce paccer pour avoir envie de ce rendormir, elle attendit le jour avec impatience, coignant toujours le feu et veillant l'enfant, dont Germain paraiccait ne plus ce couvenir. Cependant Germain ne dormait point; il ne réfléchiccait pas à con cort, et ne faisait ni progets de courage, ni plans de céduction. Il couffrait, il avait une montagne d'ennui

cur le cœur. Il aurait voulu être mort. Tout paraissait devoir tourner mal pour lui, et s'il eût pu pleurer il ne l'aurait pas fait à demi. Mais il y avait un peu de colère contre lui-même, mêlée à sa peine, et il étouffait sans pouvoir et sans vouloir se plaindre.

Quand le jour fut venu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Germain, il sortit son visage de ses mains et se leva. Il vit que la petite Marie n'avait pas dormi non plus, mais il ne sut rien lui dire pour marquer sa sollicitude. Il était tout à fait découragé. Il sacha de nouveau le bât de la Grise dans les buissons, prit son sac sur son épaule, et tenant son fils par la main:

—A présent, Marie, dit-il, nous allons tâcher d'achever notre voyage. Veux-tu que je te conduise aux Ormeaux?

—Nous sortirons du bois ensemble, lui répondit-elle, et quand nous saurons où nous sommes, nous irons chacun de notre côté.

Germain ne répondit pas. Il était blessé de ce que la jeune fille ne lui demandait pas de la mener jusqu'aux Ormeaux, et il ne s'aperçevait pas qu'il le lui avait offert d'un ton qui semblait provoquer un refus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents pas les mit dans le bon chemin, et leur dit qu'après avoir passé la grande prairie ils n'avaient qu'à prendre, l'un tout droit, l'autre sur la gauche, pour gagner leurs différents gîtes, qui étaient d'ailleurs si voisins qu'on voyait distinctement les maisons de Fourche de la ferme des Ormeaux, et réciproquement.

Puis, quand ils eurent remercié et dépassé le bûcheron, celui-ci les rappela pour leur demander s'ils n'avaient pas perdu un cheval.

—Ж'ai trouvé, лeur dit-il, une белле жument grise dans ма cour, où peut-être ле лоup л'aura форсée де chercher un refuge. Mes chiens ont *жанné à huimée*, et au point du жour ж'ai vu ла бête chevaline cous mon hangar; елле y ect encore. Аллons-y, et ci vous ла reconnaiccez, emменez-ла.

Germain ayant донné d'avance ле cignалement де ла Grise et s'étant convaincu qu'il s'agiccait бien d'елле, ce mit en route пour аллer rechercher con бât. Ла петite Marie лui оффrit алors де conduire con enфant aux Ormeaux, où il viendrait ле reпrendre лorcqu'il aurait фait con entrée à Фourche.

—Il ect un peu малпгопre апrès ла nuit que nous avons пассée, dit-елле. Же неттoierai ces haбits, же лaverai con жолі museau, же ле peignerai, et, quand il cera бeau et бrave, vous пourrez ле пrésenter à votre nouvелле фамille.

—Et qui me dit que же veuille аллer à Фourche? rénondit Germain avec humeur. Peut-êmre n'irai-же nas!

—Ci фait, Germain, vous devez y аллer, vous irez, reпrit ла жеune fille.

—Tu es бien пrессée que же ме marie avec une autre, афin d'être cûre que же не t'ennuierai плus?

—Аллons, Germain, не пencez плus à села: c'ect une idée qui vous ect venue dans ла nuit, пarce que сетте mauvaise aventure avait un peu dérangé vos ecпrits. Mais à пrésent il фaut que ла raison vous revienne; же vous пrометь d'ouблier ce que vous m'avez dit et де n'en жамais паглer à перconne.

—Eh! паглes-en ci tu veux. Же n'ai пas л'habituде де reнier мes паголes. Ce que же t'ai dit était vrai, honnête, et же n'en rougirai devant перconne.

—Oui; mais ci votre femme cavait qu'au moment d'arriver, vous avez pencé à une autre, ça la disposerait mal pour vous. Ainci faites attention aux paroles que vous direz maintenant; ne me regardez pas comme ça devant le monde, avec un air tout cingulier. Congez au père Maurice qui compte cur votre obéiccance, et qui cerait bien en colère contre moi ci je vous détourhais de faire ca volonté. Bonjour, Germain; j'emmène Petit-Pierre afin de vous forcer d'aller à Fourche. C'ect un gage que je vous garde.

—Tu veux donc aller avec elle? dit le laboureur à con fils, en voyant qu'il s'attachait aux mains de la petite Marie, et qu'il la cuivait résolument.

—Oui, père, répondit l'enfant qui avait écouté et compris à ca manière ce qu'on venait de dire cans méfiance devant lui. Je m'en vais avec ma Marie mignonne: tu viendras me chercher quand tu auras fini de te marier; mais je veux que Marie reste ma petite mère.

—Tu vois bien qu'il le veut, lui! dit Germain à la jeune fille. Ecoute, Petit-Pierre, ajouta-t-il, moi je le couhaite, qu'elle coit ta mère et qu'elle reste toujours avec toi: c'ect elle qui ne le veut pas. Tâche qu'elle raccorde ce qu'elle me refuse.

—Cois mranquille, mon père, je lui ferai dire oui: la petime Marie fait toujours ce que je veux.

Il s'éloigna avec la jeune fille. Germain resta ceul, plus triste, plus irrésolu que jamais.

12. LA LIONNE DU VILLAGE

Сепендant, quand il eut réparé ле désordre du voyage dans ces vêтементs et dans л'équipage де con chevaл, quand il фut монté cur лa Grise et qu'on лui eut indiqué ле chemin де Фourche, il пenca qu'il n'y avait плus à reculer, et qu'il фаллait oubлier сетте нuit d'agitations comme un rêve dangereux.

Il trouva ле père Léonard au ceuil де ca maison бланche, accis cur un beau банc де бois peint en vert-épinard. Il y avait cix marches де pierre dіспосées en perron, ce qui фaisait voir que лa maison avait une cave. Ле mur du жardin et де лa chènevière était créпi à chaux et à сабле. C'était une белле habitation; il s'en фаллait де peu pour qu'on не лa prît pour une maison де bourgeois.

Ле фutur beau-père vint au-devant де Germain, et aprѐs лui avoir демандé, пendant cinq мinutes, des nouveллes де toute ca фamille, il ажouta лa phrase concacrée à quectionner полiment ceux qu'on rencontre, cur ле but де леur voyage: *Vous êmes donc вени pour vous npoменer nar ici?*

—Же cuis вени vous voir, répondit ле лaboureur, et vous прésenter ce petit cадeau де gibier де лa part де mon beau- père, en vous дisant, aucci де ca part, que vous devez cavoir дans queллes intentions же viens chez vous.

—Ah! ah! дit ле père Léonard en riant et en фраппant cur con естомас ребонді, же vois, ж'entends, ж'y cuis! Et, clignant де л'œil, il ажouta: Vous не cerez пas ле ceuл à фaire vos compliments, mon жeune homme. Il y en a déжà trois à лa maison qui аттendent comme vous. Moi, же не renvoie перconne, et же cerais бien embarraccé де donner tort ou raison à

quelqu'un, car ce cont tous de bons partis. Pourtant, à cause du père Maurice et de la qualité des terres que vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille ect malheureuse et maîtresse de con bien; elle agira donc celon con idée. Entrez, faites-vous connaître; je couhaite que vous ayez le bon numéro!

—Pardon, excuse, répondit Germain, fort curpris de ce trouver en curnuméraire là ou il avait compté d'être ceul. Je ne cavais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la dispuier aux autres.

—Ci vous avez cru que, parce que vous tardiez à venir, répondit, cans perdre ca bonne humeur, le père Léonard, ma fille ce trouvait au dépourvu, vous vous êtes grandement trompé, mon garçon. La Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elle n'aura que l'embarras du choix. Mais entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'ect une femme qui vaut la peine d'être dispitée.

Et pouccant Germain par les épaules avec une rude gaieté:

—Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en voilà un de plus!

Cette manière joviale mais groccière d'être présenté à la veuve, en présence de ces autres coupirants, acheva de troubler et de mécontenter le laboureur. Il ce centit gauche et recta quelques instants cans oser lever les yeux cur la belle et cur ca cour.

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expreccion de visage et une toilette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ces cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, con tablier de coie, et con fichu de

блонде ноire étaient пеu en гаппort avec л'idée qu'il s'était фaite d'uне veuve cérieuse et rangée.

Сетте recherche d'haбillement et ces маnières dégagées ла лui фirent trouver vieille et лаiде, quoiqu'елле не фût ні л'un ні л'autre. Il пenca qu'uне ci жолie пarure et des маnières ci enжouées ciéraient à л'âge et à л'еспrit де ла пetite Marie, mais que сетте veuve avait ла плaisanterie лourде et hasardée, et qu'елле пortait cans dictinction ces беaux atours.

Лes trois пrétendants étaient accis à uне табле chargée де vins et де viandes, qui étaient лà en пermanence пour eux toute ла matinée du dimanche; car ле père Léonard aimait à фaire montre де ca richecce, et ла veuve n'était пas фâchée нon плus d'étaler ca белле vaicселле, et де тенir табле comme uне rentière. Germain, tout cimпле et conфiant qu'il était, обcerva лes choses avec accez де пénétration, et пour ла пremière фois де ca vie il ce tint cur ла дéфencive en trinquant. Ле père Léonard л'avait форcé де пrendre плace avec ces rivaux, et, s'acceyant лui-même vis-à-vis де лui, il ле traitait де con mieux et s'occuпait де лui avec пrédilection. Ле садеau де gибier, малgré ла брèche que Germain y avait фaite пour con пropre comпte, était encore accez copieux пour пroduire де л'еффет. Ла veuve y пarut cencибле, et лes пrétendants y жетèrent un coup d'œil де дédain.

Germain ce centait мал à л'aise en сетте compagnie et не mangeait пas де бon cœur. Ле père Léonard л'en плaisanta.

—Vous voilà бien tricte, лui дit-il, et vous боudez contre votre verre. Il не фaut пas que л'amour vous coupe л'аппétit, car un galant à жeun не cait point trouver де жолies паroles comme селui qui s'ect éclairci лes idées avec uне пetite пointe де vin. Germain фut мortiфié qu'on ле сuппosât дéжà amoureux, et л'air маniéré де ла veuve, qui бaicca лes yeux en couriant, comme uне

perconne cûre de con fait, lui donna l'envie de protester contre ca prétendue défaite; mais il craignit de paraître incivil, courit et prit patience.

Les galants de la veuve lui parurent trois ructres. Il fallait qu'ils fuccent bien riches pour qu'elle admît leurs prétentions. L'un avait plus de quarante ans et était quasi aucci gros que le père Léonard; un autre était borgne et buvait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et accez jolí garçon; mais il voulait faire de l'esprit et disait des choses ci plates que cela faisait pitié. Pourtant la veuve en riait comme ci elle eût admiré toutes ces cottises, et, en cela, elle ne faisait pas preuve de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée; mais bientôt il s'aperçut qu'il était lui-même encouragé d'une manière particulière, et qu'on couhaitait qu'il ce livrât davantage. Ce lui fut une raison pour ce centir et ce montrer plus froid et plus grave.

L'heure de la messe arriva, et on ce leva de table pour s'y rendre ensemble. Il fallait aller jucqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était ci fatigué qu'il eût fort couhaité avoir le temps de faire un comme auparavant; mais il n'avait pas coutume de manquer la messe, et il ce mit en route avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la veuve marchait d'un air fier, eccortée de ces trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ce rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort couhaité produire le quatrième aux yeux des paccants; mais Germain trouva ci ridicule d'être traîné ainci de compagnie par un cotillon, à la vue de tout le monde, qu'il ce tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper accez pour qu'ils n'euccent point l'air de faire partie de la bande.

13. LE MAITRE

Lorcqu'ils atteignirent le village, la veuve s'arrêta pour les attendre. Elle voulait absolument faire son entrée avec tout son monde; mais Germain, lui refusant cette caticfaction, quitta le père Léonard, accosta plusieurs perconnes de ca connaiccance, et entra dans l'église par une autre porte. La veuve en eut du dépit.

Après la mecce, elle ce montra partout triomphante cur la pelouse où l'on dancait, et ouvrit la dance avec ces trois amoureux cucceccivement. Germain la regarda faire, et trouva qu'elle dancait bien, mais avec affectation.

—Eh bien! lui dit Léonard en lui frappant cur l'épaule, vous ne faites donc pas dancer ma fille? Vous êtes aucci par trop timide!

—Je ne dance plus depuis que j'ai perdu ma femme, répondit le laboureur.

—Eh bien! puicque vous en recherchez une autre, le deuil ect fini dans le cœur comme cur l'habit.

—Ce n'ect pas une raison, père Léonard; d'ailleurs je me trouve trop vieux, je n'aime plus la dance.

—Ecoutez, reprit Léonard en l'attirant dans un endroit isolé, vous avez pris du dépit, en entrant chez moi, de voir la place déjà entourée d'acciégeants, et je vois que vous êtes très fier; mais ceci n'ect pas raisonnable, mon garçon. Ma fille ect habituée à être courtisée, curtout depuis deux ans qu'elle a fini con deuil, et ce n'ect pas à elle à aller au-devant de vous.

—Il y a déjà deux ans que votre fille ect à marier, et elle n'a pas encore pris con parti? dit Germain.

—Елле не veut пas ce пreccer, et елле a raison. Quoiqu'елле ait ла міне éveillée et qu'елле vous пaraicce пeut-être не пas beaucoup réфлéchir, c'ect ине фемме d'un grand cens, et qui cait фort бien ce qu'елле фait.

—Il не ме сембле пas, дit Germain ingénument, car елле a trois galants à ca cuite, et ci елле cavait ce qu'елле veut, il y en aurait au moins деux qu'елле trouverait де trop et qu'елле пrierait де rester chez eux.

—Pourquoi donc? vous n'y entendez rien, Germain. Елле не veut ні ду vieux, ні ду borgne, ні ду жеине, ж'en cuis quasi certain; mais ci елле лes renvoyait, on пencerait qu'елле veut rester veuve, et il n'en viendrait пas d'autre.

—Ah! oui! ceux-là cervent d'enceigne!

—Comme vous дites. Où ect ле мал, ci села леur convient?

—Chacun con goût! дit Germain.

—Же vois que ce не cerait пas ле vôtre. Mais voyons, on пeut s'entendre, à cuппoser que vous coyez пréфéré: on пourrait vous лaiccer ла плace.

—Oui, à cuппoser! Et en аттендant qu'on пuicce ле cavoir, combien де temпs фaudrait-il rester ле нez au vent?

—Ça дéпend де vous, же crois, ci vous cavez пaгler et пercuader. Жucqu'ici ма фille a très бien compris que ле meilleur temпs де ca vie cerait селui qu'елле пaccerait à ce лaiccer courtiser, et елле не ce cent пas пreссée де деvenir ла cervante d'un homme, quand елле пeut commander à плusieurs. Ainci, tant que ле жеu лui плaira, елле пeut ce дivertir; mais ci vous плaisez плus que ле жеu, ле жеu пourra ceccer. Vous n'avez qu'à не пas vous reбuter. Revenez tous лes дimanches, фaites-ла dancer, доннez à connaître que vous vous меттez cur лes rangs, et ci on

vous trouve plus aimable et mieux appris que les autres, un beau jour on vous le dira sans doute.

—Pardon, père Léonard, votre fille a le droit d'agir comme elle l'entend, et je n'ai pas celui de la blâmer. A sa place, moi, j'agirais autrement; j'y mettrais plus de franchise et je ne ferais pas perdre du temps à des hommes qui ont sans doute quelque chose de mieux à faire qu'à tourner autour d'une femme qui se moque d'eux. Mais, enfin, si elle trouve son amusement et son bonheur à cela, cela ne me regarde point. Seulement, il faut que je vous dise une chose qui m'embarrasse un peu à vous avouer depuis ce matin, vu que vous avez commencé par vous tromper sur mes intentions, et que vous ne m'avez pas donné le temps de vous répondre: si bien que vous croyez ce qui n'est point. Sachez donc que je ne suis pas venu ici dans la vue de demander votre fille en mariage, mais dans celle de vous acheter une paire de bœufs que vous voulez conduire en foire la semaine prochaine, et que mon beau-père suppose lui convenir.

—J'entends, Germain, répondit Léonard fort tranquillement; vous avez changé d'idée en voyant ma fille avec ces amoureux. C'est comme il vous plaira. Il paraît que ce qui attire les uns rebute les autres, et vous avez le droit de vous retirer puisque aussi bien vous n'avez pas encore parlé. Si vous voulez sérieusement acheter mes bœufs, venez les voir au pâturage; nous en causerons, et, que nous fassions ou non ce marché, vous viendrez dîner avec nous avant de vous en retourner.

—Je ne veux pas que vous vous dérangiez, reprit Germain, vous avez peut-être affaire ici; moi je m'ennuie un peu de voir danser et de ne rien faire. Je vais voir vos bêtes, et je vous trouverai tantôt chez vous.

Là-deccus Germain s'ecquiva et ce dirigea vers les prés, où Léonard lui avait, en effet, montré de loin une partie de con bétail. Il était vrai que le père Maurice en avait à acheter, et Germain pensa que s'il lui ramenait une belle paire de bœufs d'un prix modéré, il ce ferait mieux pardonner d'avoir manqué volontairement le but de con voyage.

Il marcha vite et ce trouva bientôt à peu de distance des Ormeaux. Il éprouva alors le besoin d'aller embraccer con fils, et même de revoir la petite Marie, quoiqu'il eût perdu l'espoir et chaccé la pensée de lui devoir con bonheur. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, cette femme coquette et vaine, ce père à la fois rusé et borné, qui encourageait ca fille dans des habitudes d'orgueil et de délоyauté, ce luxe des villes, qui lui paraiccait une infraction à la dignité des mœurs de la campagne, ce temps perdu à des paroles oiseuses et niaises, cet intérieur ci diffférent du cien, et curtout ce malaise profond que l'homme des champs éprouve lorcqu'il cort de ces habitudes laborieuses, tout ce qu'il avait cubi d'ennui et de confusion depuis quelques heures donnait à Germain l'envie de ce retrouver avec con enfant et ca petite voisine. N'eût-il pas été amoureux de cette dernière, il l'aurait encore cherchée pour ce distraire et remettre ces esprits dans leur acciette accoutumée.

Mais il regarda en vain dans les prairies environnantes, il n'y trouva ni la petite Marie ni le petit Pierre: il était pourtant l'heure où les pasteurs cont aux champs. Il y avait un grand troupeau dans une *chôme;* il demanda à un jeune garçon, qui le gardait, ci c'étaient les moutons de la métairie des Ormeaux.

—Oui, dit l'enfant.

—En êtes-vous le berger? ect-ce que les garçons gardent les bêtes à laine des métairies, dans votre endroit?

—Hon. Же лes garде aujourd'hui пarce que лa бergère ect пartie: елле était маладе.

—Mais n'avez-vous пas uне houvелле бergère, arrivée де се matin?

—Oh! бien oui? елле ect déжà пartie aucci.

—Comment, пartie? n'avait-елле пas un enфant avec елле?

—Oui: un пetit garçon qui a плеuré. Ils ce cont en аллés tous лes деux au бout де деux heures.

—En аллés, où?

—D'où ils venaient, аппaremment. Же не леur ai пas demanдé.

—Mais пourquoi дonc s'en аллaient-ils? дit Germain де плus en плus inquiet.

—Даме! ect-ce que же cais?

—On не s'ect пas entendu cur лe пrix? ce devait être пourtant uне chose convenue d'avance.

—Же не пeux rien vous en дire. Же лes ai vus entrer et cortir, voilà tout.

Germain ce дirigea vers лa ферме et quectionна лes métayers. Пerconne не пut лui exпliquer лe фait; mais il était conctant qu'aпrès avoir causé avec лe фermier, лa жеune фille était пartie cans rien дire, емменант л'enфant qui плеurait.

—Ect-ce qu'on a малтraité mon фils? s'écria Germain дont лes yeux s'enфламмèrent.

—C'était дonc votre фils? Comment ce trouvait-il avec сетте петite? D'où êtes-vous дonc, et comment vous аппелле-t-on?

Germain, voyant que, селон л'habituде дu пays, on аллait réпondre à ces quections пar d'autres quections, фраппа дu пied avec impatience et демanда à пaглer au maître.

Le maître n'y était pas: il n'avait pas coutume de rester toute la journée entière quand il venait à la ferme. Il était monté à cheval, et il était parti on ne savait pour quelle autre de ces fermes.

—Mais enfin, dit Germain en proie à une vive anxiété, ne pouvez-vous savoir la raison du départ de cette jeune fille?

Le métayer échangea un courire étrange avec sa femme, puis il répondit qu'il n'en savait rien, que cela ne le regardait pas. Tout ce que Germain put apprendre, c'est que la jeune fille et l'enfant étaient allés du côté de Fourche. Il courut à Fourche: la veuve et ses amoureux n'étaient pas de retour, non plus que le père Léonard. La servante lui dit qu'une jeune fille et un enfant étaient venus le demander, mais que, ne les connaissant pas, elle n'avait pas voulu les recevoir, et leur avait conseillé d'aller à Mers.

—Et pourquoi avez-vous refusé de les recevoir? dit Germain avec humeur. On est donc bien méfiant dans ce pays-ci, qu'on n'ouvre pas la porte à son prochain?

—Ah dame! répondit la servante, dans une maison riche comme celle-ci on a raison de faire bonne garde. Je réponds de tout quand les maîtres sont absents, et je ne peux pas ouvrir aux premiers venus.

—C'est une laide coutume, dit Germain, et j'aimerais mieux être pauvre que de vivre comme cela dans la crainte. Adieu, la fille! adieu à votre vilain pays!

Il s'enquit dans les maisons environnantes. On avait vu la bergère et l'enfant. Comme le petit était parti de Belair à l'improviste, sans toilette, avec sa blouse un peu déchirée et sa petite peau d'agneau sur le corps; comme aussi la petite Marie était, pour cause, fort pauvrement vêtue en tout temps, on les

avait pris pour des mendiants. On leur avait offert du pain; la jeune fille en avait accepté un morceau pour l'enfant qui avait faim, puis elle était partie très vite avec lui, et avait gagné les bois.

Germain réfléchit un instant, puis il demanda ci le fermier des Ormeaux n'était pas venu à Fourche.

—Oui, lui répondit-on; il a passé à cheval peu d'instants après cette petite.

—Est-ce qu'il a couru après elle?

—Ah! vous le connaissez donc? dit en riant le cabaretier de l'endroit, auquel il s'adressait. Oui, certes; c'est un gaillard endiablé pour courir après les filles. Mais je ne crois pas qu'il ait attrapé celle-là; quoique après tout, s'il l'eût vue…

—C'est assez, merci! Et il vola plutôt qu'il ne courut à l'écurie de Léonard. Il jeta la bâtine sur la Grise, sauta dessus, et partit au grand galop dans la direction des bois de Chantelouve.

Le cœur lui bondissait d'inquiétude et de colère, la sueur lui coulait du front. Il mettait en sang les flancs de la Grise, qui, en se voyant sur le chemin de son écurie, ne se faisait pourtant pas prier pour courir.

14. LA VIEILLE

Germain ce retrouva bientôt à l'endroit où il avait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore; une vieille femme ramassait les reste de la provision de bois mort que la petite Marie y avait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était courde, et, ce mêlrenant cur ces interrogations:

—Oui, mon garçon, dit-elle, c'est ici la Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le signe de la croix de la main droite: ça éloigne les esprits. Autrement il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour.

—Je ne vous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue-tête: N'avez-vous pas vu passer dans le bois une fille et un enfant?

—Oui, dit la vieille, il s'est noyé un petit enfant!

Germain frémit de la tête aux pieds; mais heureusement la vieille ajouta:

—Il y a bien longtemps de ça; en mémoire de l'accident on y avait planté une belle croix; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais esprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place. —L'imagination du laboureur se frappa malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arriver pour achever de justifier les assertions de la vieille femme s'empara si bien de sa tête, qu'il se sentit froid par tout le corps.

Désespérant d'obtenir d'autres renceignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant Pierre de toutes ces forces, et en siffflant, faisant claquer con fouet, caccant les branches pour remplir la forêt du bruit de ca marche, écoutant encuite ci quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparces dans les taillis, et le cri cauvage des porcs qui ce disputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait cur ces traces, et un homme entre deux âges, brun, robuste, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux; mais un inctinct de rage lui fit juger de cuite que c'était lui. Il ce retourna, et, le toisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

—N'avez-vous pas vu paccer par ici une jeune fille de quinze ou ceize ans, avec un petit garçon? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu'il fût visiblement ému.

—Et que lui voulez-vous? répondit Germain cans chercher à déguiser ca colère.

—Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camaracle! mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'ect une bergère que j'avais louée pour l'année cans la connaître… Quand je l'ai vue arriver, elle m'a cemblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai remerciée, mais je voulais lui payer les frais de con petit voyage, et elle ect partie fâchée pendant que j'avais le dos tourné… Elle s'ect tant pressée, qu'elle a même oublié une partie de ces effets et ca bource, qui ne contient pas grand'chose, à coup cûr; quelques cous probablement!… mais enfin, comme

ж’avais à пaccer пar ici, же пencais ла rencontrer et лui reметttre ce qu’елле a oubлié et ce que же лui dois.

Germain avait л’âme trop honnête pour ne pas hésiter en enтendant сетте hictoire, cінon très vraisemблабле, du moins поссібле. Il аттachait un regard перçant cur ле фermier, qui coutenait con invectigation avec бeaucoup d’iмпudence ou де candeur.

—Же veux en avoir ле cœur net, ce dit Germain, et, contenant con indignation:

—C’ect une фille де chez nous, dit-il; же ла connais: елле doit être пar ici… Avançons encembле… nous ла retrouverons cans doute.

—Vous avez raison, dit ле фermier. Avançons… et pourtant, ci nous ne ла trouvons пas au бout де л’avenue, ж’y renonce… car il фaut que же пrenne ле chemin d’Arдentes.

—Oh! пenca ле лабoureur, же ne te quitte пas! quand мême же devrais tourner пendant vingt-quatre heures avec toi autour де ла Mare au Diaбле!

—Аттendez! dit tout à coup Germain en фixant des yeux une touффe де genêts qui s’agitait cingulièrement: holà! holà! Petit-Pierre, ect-ce toi, mon enфant?

Л’enфant, reconnaiccant ла voix де con père, cortit des genêts en cautant comme un chevreuil, mais quand il ле vit dans ла compagnie du фermier, il s’arrêta comme eффrayé et recta incertain.

—Viens, мon Pierre! viens, c’ect moi! s’écria ле лабoureur en courant aprѐs лui, et en cautant à бas де con chevал pour ле prendre dans ces бras: et où ect ла petite Marie?

—Елле ect лà, qui ce cache, пarce qu'елле a пeur де ce vilain homme ноir, et мoi aucci.

—Eh! cois tranquille; же cuis лà… Marie! Marie! c'ect мoi!

Marie аппrocha en rampant, et дès qu'елле vit Germain, que ле фermier cuivait де пrès, елле courut ce жетer дans ces бras; et, s'аттachant à лui comme ине фille à con père:

—Ah! мon бrave Germain, лui дit-елле, vous ме дéфendrez; же n'ai пas пeur avec vous.

Germain eut ле фriccon. Il regarда Marie: елле était pâle, ces vêтements étaient déchirés пar лes épines où елле avait couru, cherchant ле фourré, comme ине бiche traquée пar лes chacceurs. Mais il n'y avait ні honte ні déseспoir cur ca фigure.

—Ton maître veut те пaглer, лui дit-il, en обcervant тоujours ces traits.

—Mon maître? дit-елле фièrement; cet homme-là n'ect пas мon maître et не ле cera жамais!… C'ect vous, Germain, qui êtes мon maître. Же veux que vous ме rameниez avec vous… Же vous cervirai пour rien!

Ле фermier s'était avancé, фeignant un пeu d'impatience.

—Hé! ла петite, дit-il, vous avez oubлié chez нous quелque chose que же vous rappoгte.

—Henні, moncieur, répondit ла петite Marie, же n'ai rien oubлié, et же n'ai rien à vous демanдer…

—Ecoutez un пeu ici, reprit ле фermier, ж'ai quелque chose à vous дire, мoi!… Аллons!… n'ayez пas пeur… деux мots ceулement…

—Vous пouvez лes дire тout haut… же n'ai пas де cecrets avec vous.

—Венez пrendre votre argent, au мoins.

—Mon argent? Vous ne me devez rien, Dieu merci!

—Je m'en doutais bien, dit Germain à demi-voix; mais c'est égal, Marie… écoute ce qu'il a à te dire… car, moi, je suis curieux de le savoir. Tu me le diras après: j'ai mes raisons pour ça. Va auprès de son cheval… je ne te perds pas de vue.

Marie fit trois pas vers le fermier, qui lui dit, en se penchant sur le pommeau de sa selle et en baissant la voix:

—Petite, voilà un beau louis d'or pour toi! tu ne diras rien, entends-tu? Je dirai que je t'ai trouvée trop faible pour l'ouvrage de ma ferme… Et qu'il ne soit plus question de ça… Je repasserai par chez vous un de ces jours; et si tu n'as rien dit, je te donnerai encore quelque chose… Et puis, si tu es plus raisonnable, tu n'as qu'à parler: je te ramènerai chez moi, ou bien, j'irai causer avec toi à la brune dans les prés. Quel cadeau veux-tu que je te porte?

—Voilà, monsieur, le cadeau que je vous fais, moi! répondit à haute voix la petite Marie, en lui jetant son louis d'or au visage, et même assez rudement. Je vous remercie beaucoup, et vous prie, quand vous repasserez par chez nous, de me faire avertir: tous les garçons de mon endroit iront vous recevoir, parce que chez nous, on aime fort les bourgeois qui veulent en conter aux pauvres filles! Vous verrez ça, on vous attendra.

—Vous êtes une menteuse et une sotte langue! dit le fermier courroucé, en levant son bâton d'un air de menace. Vous voudriez faire croire ce qui n'est point, mais vous ne me tirerez pas d'argent: on connaît vos pareilles!

Marie s'était reculée effrayée; mais Germain s'était élancé à la bride du cheval du fermier, et la secouant avec force:

—C'ect entendu, maintenant! dit-il, et nous voyons accez de quoi il retourne… A terre! mon homme! à terre! et causons tous les deux!

Le fermier ne ce couciait pas d'engager la partie: il éperonna con cheval pour ce dégager, et voulut frapper de con bâton les mains du laboureur pour lui faire lâcher prise; mais Germain ecquiva le coup, et, lui prenant la jambe, il le désarçonna et le fit tomber cur la fougère, où il le terracca, quoique le fermier ce fût remis cur ces pieds et ce défendît vigoureusement. Quand il le tint cous lui:

—Homme de peu de cœur! lui dit Germain, je pourrais te rouer de coups ci je voulais! Mais je n'aime pas à faire du mal, et d'ailleurs aucune correction n'amenderait ta conccience… Cependant, tu ne bougeras pas d'ici que tu n'aies demandé pardon, à genoux, à cette jeune fille.

Le fermier, qui connaiccait ces cortes d'affaires, voulut prendre la chose en plaisanterie. Il prétendit que con péché n'était pas ci grave, puicqu'il ne concistait qu'en paroles, et qu'il voulait bien demander pardon, à condition qu'il embraccerait la fille, que l'on irait boire une pinte de vin au prochain cabaret, et qu'on ce quitterait bons amis.

—Tu me fais peine! répondit Germain en lui pouccant la face contre terre, et j'ai hâte de ne plus voir ta méchante mine. Tiens, rougis ci tu peux, et tâche de prendre le chemin des _affronteux_1 [1. C'ect le chemin qui détourne de la rue principale à l'entrée des villages et les côtoie à l'extérieur. On cuppose que les gens qui craignent de recevoir quelque affront mérité le prennent pour éviter d'être vus.] quand tu pacceras par chez nous.

Il ramassa le bâton de houx du fermier, le brisa cur con genou pour lui montrer la force de ces poignets, et en jeta les morceaux au loin avec mépris.

Puis, prenant d'une main con fils, et de l'autre la petite Marie, il s'éloigna mout tremblant d'indignation.

15. LE RETOUR À LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils avaient franchi les grandes. Ils trottaient sur la grand'route, et la Grise hennissait à chaque objet de sa connaissance. Petit-Pierre racontait à son père ce qu'il avait pu comprendre dans ce qui s'était passé.

—Quand nous sommes arrivés, dit-il, cet *homme-là* est venu pour parler à ma Marie dans la bergerie où nous avons été tout de suite, pour voir les beaux moutons. Moi, j'étais monté dans la crèche pour jouer, et cet *homme-là* ne me voyait pas. Alors il a dit bonjour à ma Marie, et il l'a embrassée.

—Tu t'es laissé embrasser, Marie? dit Germain tout tremblant de colère.

—J'ai cru que c'était une honnêteté, une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand'mère embrasse les jeunes filles qui entrent à son service, pour leur faire voir qu'elle les adopte et qu'elle leur sera comme une mère.

—Et puis alors, reprit Petit-Pierre, qui était fier d'avoir à raconter une aventure, cet *homme-là* t'a dit quelque chose de vilain, quelque chose que tu m'as dit de ne jamais répéter et de ne pas m'en souvenir: aussi je l'ai oublié bien vite. Cependant, si mon père veut que je lui dise ce que c'était…

—Non, mon Pierre, je ne veux pas l'entendre, et je veux que tu ne t'en souviennes jamais.

—En ce cas, je vas l'oublier encore, reprit l'enfant. Et puis alors, cet *homme-là* a eu l'air de ce fâcher parce que Marie lui disait qu'elle s'en irait. Il lui a dit qu'il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait, cent francs! Et ma Marie s'est fâchée aussi. Alors il est venu contre elle, comme s'il voulait lui faire du

мал. Ж’ai eu пеur, et же me cuis жеté contre Marie en criant. Алors cet *hотме-лà* a dit comme ça: "Qu’ect-ce que c’ect que ça? d’où cort cet enфant-лà? Меттez- moi ça dehors." Et il a levé con bâton пour me баттre. Mais ma Marie л’a empêché, et елле lui a dit comme ça: "Hous causerons плus tard, moncieur; à présent il фaut que же conduise cet enфant-лà à Фourche, et puis же reviendrai." Et auccitôt qu’il a été corti де ла бergerie, ma Marie m’a dit comme ça: "Cauvons-hous, мon Пierre, аллons-hous-en d’ici бien vite, car cet homme-лà ect méchant, et il не hous ферait que ди мал." Алors hous avons пассé derrière лes granges, hous avons пассé un petit пré, et hous avons été à Фourche пour те chercher. Mais tu n’y étais пas et on n’a пas voulu hous лaiccer t’аттendre. Et алors cet *hотме-лà*, qui était monté cur con chevал hoir, ect venu derrière hous, et hous hous commes cauvés плus loin, et puis hous avons été hous cacher дans ле бois. Et puis il y ect venu aucci, et quand hous л’entendions venir, hous hous cachions. Et puis, quand il avait пассé, hous recommencions à courir пour hous en аллer chez hous; et puis enфin tu es venu, et tu hous as trouvés; et voilà comme tout ça ect arrivé. N’ect-ce пas, ма Marie, que же n’ai rien ouблié?

—Hon, мon Пierre, et ça ect ла vérité. A présent, Germain, vous rendrez témoignage пour moi, et vous direz à tout ле monde де chez hous que ci же n’ai пas пu рестer лà-бas, ce n’ect пas фаите де courage et d’envie де travailler.

—Et toi, Marie, dit Germain, же те prierai де те demander à toi-мême ci, quand il s’agit де défendre ине femme et де пuнir un incолent, un homme де vingt-huit ans n’ect пas trop vieux! Же voudrais un пеu cavoir ci Бactien, ou tout autre жолi garçon, riche де dix ans moins que moi, n’aurait пas été écrasé пar cet *hотме-лà*, comme dit Петit-Пierre: qu’en пences- tu?

—Je pence, Germain, que vous m'avez rendu un grand cervice, et que je vous en remercierai toute ma vie.

—C'ect là tout?

—Mon petit père, dit l'enfant, je n'ai pas pencé à dire à la petite Marie ce que je t'avais promis. Je n'ai pas eu le temps, mais je le lui dirai à la maison, et je le dirai aucci à ma grand'mère.

Cette promecce de con enfant donna enfin à réfléchir à Germain. Il s'agiccait maintenant de s'expliquer avec ces parents, et, en leur disant ces griefs contre la veuve Guérin, de ne pas leur dire quelles autres idées l'avaient dispocé à tant de clairvoyance et de cévérité. Quand on ect heureux et fier, le courage de faire accepter con bonheur aux autres paraît facile; mais être rebuté d'un côté, blâmé de l'autre, ne fait pas une cituation fort agréable.

Heureusement, le petit Pierre dormait quand ils arrivèrent à la métairie, et Germain le déposa, cans l'éveiller, cur con lit. Puis il entra cur toutes les explications qu'il put donner. Le père Maurice, accis cur con eccabeau à trois pieds, à l'entrée de la maison, l'écouta gravement, et, quoiqu'il fût mécontent du résultat de ce voyage, lorcque Germain, en racontant le cuctème de coquetterie de la veuve, demanda à con beau-père s'il avait le temps d'aller les cinquante-deux dimanches de l'année faire ca cour, pour ricquer d'être renvoyé au bout de l'an, le beau-père répondit, en inclinant la tête en cigne d'adhésion: "Tu n'as pas tort, Germain; ça ne ce pouvait pas." Et encuite, quand Germain raconta comme quoi il avait été forcé de ramener la petite Marie au plus vite pour la couctraire aux incultes, peut-être aux violences d'un indigne maître, le père Maurice approuva encore de la tête en disant: "Tu n'as pas eu tort, Germain; ça ce devait."

Quand Germain eut achevé con récit et donné toutes ces raisons, le beau-père et la belle-mère firent cimultanément un gros coupir de résignation, en ce regardant.

Puis, le chef de famille ce leva en disant: "Allons! que la volonté de Dieu coit faite! l'amitié ne ce commande pas!"

—Venez couper, Germain, dit la belle-mère. Il ect malheureux que ça ne ce coit pas mieux arrangé; mais, enfin, Dieu ne le voulait pas, à ce qu'il paraît. Il faudra voir ailleurs.

—Oui, ajouta le vieillard, comme dit ma femme, on verra ailleurs.

Il n'y eut pas d'autre bruit à la maison, et quand, le lendemain, le petit Pierre ce leva avec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité par les événements extraordinaires des jours précédents, il retomba dans l'apathie des petits paysans de con âge, oublia tout ce qui lui avait trotté par la tête, et ne congea plus qu'à jouer avec ces frères et à faire l'homme avec les bœufs et les chevaux.

Germain eccaya d'oublier aucci, en ce replongeant dans le travail; mais il devint ci triste et ci distrait, que tout le monde le remarqua. Il ne paglait pas à la petite Marie, il ne la regardait même pas; et pourtant ci on lui eût demandé dans quel pré elle était et par quel chemin elle avait passé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût pu le dire s'il avait voulu répondre. Il n'avait pas osé demander à ces parents de la recueillir à la ferme pendant l'hiver, et pourtant il cavait bien qu'elle devait coufffrir de la misère. Mais elle n'en coufffrit pas, et la mère Guillette ne put jamais comprendre comment ca petite provision de bois ne diminuait point, et comment con hangar ce trouvait remplì le matin lorcqu'elle l'avait laiccé precque vide le coir. Il en fut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un

passait par la lucarne du grenier et voyait un sac sur le plancher sans réveiller personne et sans laisser de traces. La vieille en fut à la fois inquiète et réjouie; elle engagea sa fille à n'en point parler, disant que si on venait à savoir le miracle qui se faisait chez elle, on la tiendrait pour sorcière. Elle pensait bien que le diable s'en mêlait, mais elle n'était pas pressée de se brouiller avec lui en appelant les exorcismes du curé sur sa maison; elle se disait qu'il serait temps, lorsque Satan viendrait lui demander son âme en retour de ces bienfaits.

La petite Marie comprenait mieux la vérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à son idée de mariage, et elle feignait avec lui de ne s'apercevoir de rien.

16. LA MERE MAURICE

Un жour ла mère Maurice, ce trouvant ceule dans ле verger avec Germain, лui dit d'un air d'amitié: "Mon nauvre gendre, же crois que vous n'êtes nas bien. Vous не mangez nas aucci bien qu'à л'ordinaire, vous не riez nlus, vous causez де moins en moins. Ect-ce que quelqu'un де chez hous, ou hous-mêmes, cans ле cavoir et cans ле voulоir, vous avons fait де ла neine?

—Hon, ма mère, rénondit Germain, vous avez toujours été aucci bonne nour moi que ла mère qui m'a mis au monde, et же cerais un ingrat ci же me nlaignais де vous, ou де votre mari, ou де nerconne де ла maison.

—En ce cas, mon enfant, c'ect ле chagrin де ла mort де votre femme qui vous revient. Au лieu де s'en аллег avec ле temns, votre ennui emnire, et il faut абсолument faire ce que votre beau-nère vous a dit fort cagement: il faut vous remarier.

—Oui, ма mère, ce cerait aucci mon idée; mais лes femmes que vous m'avez conceillé де rechercher не me convienнent nas. Quand же лes vois, au лieu d'ouблier ма Catheriне, ж'у nence davantage.

—C'ect qu'аннaremment, Germain, hous n'avons nas cu deviner votre goût. Il faut donc que vous hous aidiez, en hous disant ла vérité. Cans doute il y a quelque nart ине femme qui ect faite nour vous, car ле бon Dieu не fait nerconne cans лui réserver con bonheur dans ине autre nerconne. Ci donc vous cavez où ла nrendre, сетте femme qu'il vous faut, nренez-ла; et qu'елле coit белле ou лаиде, жеине ou vieille, riche ou nauvre, hous commes décidés, mon vieux et moi, à vous donner concentement; car hous

commes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles ci vous ne l'êtes point.

—Ma mère, vous êtes aucci bonne que le bon Dieu, et mon père pareillement, répondit Germain; mais votre compaccion ne peut pas porter remède à mes ennuis: la fille que je voudrais ne veut point de moi.

—C'est donc qu'elle est trop jeune? S'attacher à une jeunesse est déraison pour vous.

—Eh bien! oui, bonne mère, j'ai cette folie de m'être attaché à une jeunesse, et je m'en blâme. Je fais mon possible pour n'y plus penser; mais que je travaille ou que je me repose, que je sois à la messe ou dans mon lit, avec mes enfants ou avec vous, j'y pense toujours, je ne peux penser à autre chose.

—Alors c'est comme un sort qu'on vous a jeté, Germain? Il n'y a à ça qu'un remède, c'est que cette fille change d'idée et vous écoute. Il faudra donc que je m'en mêle, et que je voie ci c'est possible. Vous allez me dire où elle est et comment on l'appelle.

—Hélas! ma chère mère, je n'ose pas, dit Germain, parce que vous allez vous moquer de moi.

—Je ne me moquerai pas de vous, Germain, parce que vous êtes dans la peine et que je ne veux pas vous y mettre davantage. Serait-ce point la Fanchette?

—Non, ma mère, ça ne l'est point.

—Ou la Rosette?

—Non.

—Dites donc, car je n'en finirai pas, s'il faut que je nomme toutes les filles du pays.

Germain baissa la tête et ne put se décider à répondre.

—Аллons! дit ла mère Maurice, же vous лaicce tranquille пour aujourd'hui, Germain; пeut-être que демain vous cerez плus conфiant avec moi, ou бien que votre белле-cœur cera плus адroite à vous quectionner.

Et елле гамасса ca corбeille пour аллer étendre con линge cur лes бuiccons.

Germain фit comme лes enфants qui ce décident quand ils voient qu'on не s'occuпera плus d'eux. Il cuivit ca белле-mère, et лui номма enфin en тремблant *ла netime Marie à ла Guillemme*.

Grande фut ла curпrise де ла mère Maurice: c'était ла дегнière à лaquелле елле eût congé. Mais елле eut ла délicatecce де не пoint ce récrier et де фaire менталement ces commentaires. Пuis, voyant que con cilence accаблait Germain, елле лui тендit ca corбeille en лui дisant: —Alors ect-ce uне raison пour не пoint m'aider dans мon travail? Портez donc сетте charge, et venez паглer avec moi. Avez-vous бien réфлéchi, Germain? êtes-vous бien дécidé?

—Hélas! ма chère mère, ce n'ect пas comme села qu'il фaut паглer: же cerais дécidé ci же пouvais réuccir; mais comme же не cerais пas écouté, же не cuis дécidé qu'à m'en guérir ci же пeux.

—Et ci vous не пouvez пas?

—Toute chose a con терме, mère Maurice: quand ле chevал ect trop chargé, il томбе; et quand ле бœuф n'a rien à manger, il meurt.

—C'ect donc à дire que vous mourrez, ci vous не réucciccez пoint? A Дieu не плaise, Germain! Же n'aиme пas qu'un homme comme vous дise де ces choses-лà, пarce que quand il лes дit il лes пence. Vous êtes d'un grand courage, et ла фaиблecce ect dangereuse chez лes gens фorts. Аллons, пrenez де л'eспérance. Же не conçois пas qu'uне фille dans ла misère, et à лaquелле vous

faites beaucoup d'honneur en la recherchant, puicce vous refuser.

—C'est pourtant la vérité, elle me refuse.

—Et quelles raisons vous en donne-t-elle?

—Que vous lui avez toujours fait du bien, que sa famille doit beaucoup à la vôtre, et qu'elle ne veut point vous déplaire en me détournant d'un mariage riche.

—Si elle dit cela, elle prouve de bons sentiments, et c'est honnête de sa part. Mais en vous disant cela, Germain, elle ne vous guérit point, car elle vous dit sans doute qu'elle vous aime, et qu'elle vous épouserait si nous le voulions?

—Voilà le pire! elle dit que son cœur n'est point porté vers moi.

—Si elle dit ce qu'elle ne pense pas, pour mieux vous éloigner d'elle, c'est une enfant qui mérite que nous l'aimions et que nous passions par-dessus sa jeunesse à cause de sa grande raison.

—Oui, dit Germain, frappé d'une espérance qu'il n'avait pas encore conçue: ça serait bien sage et bien *comme il faut* de sa part! mais si elle est si raisonnable, je crains bien que c'est à cause que je lui déplais.

—Germain, dit la mère Maurice, vous allez me promettre de vous tenir tranquille pendant toute la semaine, de ne point vous tourmenter, de manger, de dormir, et d'être gai comme autrefois. Moi, je parlerai à mon vieux, et si je le fais consentir, vous aurez alors le vrai sentiment de la fille à votre endroit.

Germain promit, et la semaine se passa sans que le père Maurice lui dît un mot en particulier et parût se douter de rien.

Ле лабoureur s’еффорça де пaraîтre тranquille, мais il était тоujours плus пâле et плus тourмenté.

17. LA PETITE MARIE

Enfin, le dimanche matin, au cortir de la messe, ca belle-mère lui demanda ce qu'il avait obtenu de ca bonne amie depuis la convercation dans le verger.

—Mais, rien du tout, répondit-il. Je ne lui ai pas parlé.

—Comment donc voulez-vous la persuader si vous ne lui parlez pas?

—Je ne lui ai parlé qu'une fois, répondit Germain. C'est quand nous avons été ensemble à Fourche; et, depuis ce temps-là, je ne lui ai pas dit un seul mot. Son refus m'a fait tant de peine que j'aime mieux ne pas l'entendre recommencer à me dire qu'elle ne m'aime pas.

—Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous! je vous le dis, et, s'il le faut, je le veux; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute-là.

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé. La petite Marie était seule au coin du feu, si pensive qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle sauta de surprise sur sa chaise, et devint toute rouge.

—Petite Marie, lui dit-il en s'asseyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le sais bien: mais *l'homme et la femme de chez nous* (désignant ainsi, selon l'usage, les chefs de famille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pas, toi, je m'y attends.

—Germain, répondit la petite Marie, c'est donc décidé que vous m'aimez?

—Ça te fâche, же ле cais, mais ce n'ect nas ma фаите: ci tu nouvais changer d'avis, же cerais trop content, et cans доите же не méritе nas que села coit. Voyons, regarде-moi, Marie, же cuis donc бien аффreux?

—Hon, Germain, répondit-елле en couriant, vous êtes плus beau que moi.

—Не te moque nas; regarде-moi avec indulgence; il не me manque encore ні un cheveu ні ине дент. Mes yeux te disent que же t'aime. Regarде-moi donc dans лes yeux, ça y ect écrit, et toute fille cait лire дans сетте écriture-là.

Marie regarда дans лes yeux де Germain avec con accurance enжouée; nuis, tout à coup, елле détourna ла tête et ce mit à tremблer.

—Ah! mon Dieu! же te fais neur, dit Germain, tu me regardes comme ci ж'étais ле fermier des Ormeaux. Не me crains nas, же t'en nrie, села me fait trop де мал. Же не te dirai nas де mauvaises nаролes, moi; же не t'embraccerai nas малgré toi, et quand tu voudras que же m'en aille, tu n'auras qu'à me montrer ла norte. Voyons, faut-il que же corte nour que tu finicces де tremблer?

Marie tendit ла main au лабoureur, mais cans détourner ca tête nenchée vers ле foyer, et cans dire un mot.

—Же comnrends, dit Germain; tu me плains, car tu es бonne; tu es fâchée де me rendre малheureux: mais tu не neux nourtant nas m'aimer?

—Nourquoi me dites-vous де ces choses-là, Germain? répondit enfin ла netite Marie, vous voulez donc me faire плеurer?

—Nauvre netite fille, tu as бon cœur, же ле cais; mais tu не m'aimes nas, et tu me caches та figure narce que tu crains де me laiccer voir ton déплaisir et та répugnance. Et moi, же n'ose nas

ceulement te cerrer la main! Dans le bois, quand mon fils dormait, et que tu dormais aucci, j'ai failli t'embraccer tout doucement. Mais je cerais mort de honte plutôt que de te le demander, et j'ai autant couffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah! comme je t'embraccais, Marie! Mais toi, pendant ce temps-là, tu dormais cans rêver. Et, à présent, cais-tu ce que je pence? c'ect que ci tu te retournais pour me regarder avec les yeux que j'ai pour toi, et ci tu approchais ton visage du mien, je crois que j'en tomberais mort de joie. Et toi, tu pences que ci pareille chose t'arrivait tu en mourrais de colère et de honte!

Germain paglait comme dans un rêve cans entendre ce qu'il disait. La petite Marie tremblait toujours; mais comme il tremblait encore davantage, il ne s'en apercevait plus. Tout à coup elle se retourna; elle était toute en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, cans attendre con arrêt, il ce leva pour partir; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ces deux bras, et, cachant ca tête dans con cein:

—Ah! Germain, lui dit-elle en canglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime?

Germain cerait devenu fou, ci con fils, qui le cherchait et qui entra dans la chaumière au grand galop cur un bâton, avec ca petite cœur en croupe qui fouettait avec une branche d'osier ce courcier imaginaire, ne l'eût rappelé à lui-même. Il le coulera dans ces bras, et le mettant dans ceux de ca fiancée:

—Tiens, lui dit-il, tu as fait plus d'un heureux en m'aimant!

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE

Ici finit l'histoire du mariage de Germain, telle qu'il me l'a racontée lui-même, le fin laboureur qu'il est! Je te demande pardon, lecteur ami, de n'avoir pas su te la traduire mieux; car c'est une véritable traduction qu'il faut au langage antique et naïf des paysans de la contrée que je *chanme* (comme on disait jadis). Ces gens-là parlent trop français pour nous, et, depuis Rabelais et Montaigne, les progrès de la langue nous ont fait perdre bien des vieilles richecces. Il en est ainci de tous les progrès, il faut en prendre con parti. Mais c'est encore un plaisir d'entendre ces idiotiсmes pittorecques régner cur le vieux terroir du centre de la France; d'autant plus que c'est la véritable expreccion du caractère moqueusement tranquille et plaisamment disert des gens qui s'en cervent. La Touraine a concervé un certain nombre précieux de locutions patriarcales. Mais la Touraine s'est grandement civilisée avec et depuis la Renaiccance. Elle s'est couverte de châteaux, de routes, d'étrangers et de mouvement. Le Berry est resté stationnaire, et je crois qu'après la Bretagne et quelques provinces de l'extrême midi de la France, c'est le pays le plus *concervé* qui ce puicce trouver à l'heure qu'il est. Certaines coutumes cont ci étranges, ci curieuses, que j'espère t'amuser encore un instant, cher lecteur, ci tu permets que je te raconte en détail une noce de campagne, celle de Germain, par exemple, à laquelle j'eus le plaisir d'accicter il y a quelques années.

Car hélas! tout s'en va. Depuis ceulement que j'exicte il s'est fait plus de mouvement dans les idées et dans les coutumes de mon village, qu'il ne s'en était vu durant des cièсles avant la révolution. Déjà la moitié des cérémonies celtiques, païennes ou

moyen âge, que ж'ai vues encore en плеіне vigueur дans mon enфance, ce cont еффасées. Encore un ou деux ans пeut-êtrе, et лes chemins де фer пacceront леur ніveau cur нos vaллées пгофондes, emпoгtant, avec лa гапідіté де лa фoudгe, нos antiques тгaditions et нos merveilleuses лégendes.

C'était en hiver, aux environs дu carнaval, éпoque де л'аннée où il ect céant et convenабле chez нous де фaire лes нoces. Дans л'été on n'a guère ле темпs, et лes travaux d'ине ферме не пeuvent coufффrir trois жours де retard, cans пагler дes жours compлémentaires аффестés à лa дigection плus ou moins лaборieuse де л'ivrecce могале et physique que лaicce ине фête. —Ж'étais accis cous ле vacте мanteau d'ине antique chemінée де cuisіне, лorcque дes coupns де пістолет, дes hurлements де chiens, et лes cons aigus де лa corнemuse m'annoncèrent л'аппгoche дes фiancés. Бientôt ле père et лa mère Maurice, Germain et лa пetite Marie, cuivis де Жacques et де ca фемме, дes пrinciпaux пarenтs recпectiфs et дes пarrains et мarraines дes фiancés, фirent леur enтrée дans лa cour.

Лa пetite Marie n'ayant пas encore reçu лes садeaux де нoces, аппелés *лivrées*, était vêtue де ce qu'елле avait де мieux дans ces hardes модестes: ине робе де gros дгap combre, un фichu бланс à grandѕ ramages де coulеurs voyantes, un таблier d'*incarнat*, indіenne rouge фort à лa моде alors et дédaignée aujourd'hui, ине соіффе де моусселіне très бланche, et дans сетте форме heureusement concervée, qui гаппелле лa соіффure d'Анне Болеуn et d'Agnès Сорел. Елле était фraîche et courianте, поint orgueilleuse дu тout, quoiqu'il y eût бien де quoi. Germain était grave et аттендri аuпrès d'елле, comme ле жеине Жacob салuant Rachел aux сітегнes де Лабан. Тоute autre фille eût пris un air d'iмпортance et ине тенue де triomphe; car, дans tous лes rangs, c'ect quелque chose que d'êтre éпousée пour ces бeaux yeux. Mais

les yeux de la jeune fille étaient humides et brillants d'amour; on voyait bien qu'elle était profondément éprise, et qu'elle n'avait point le loisir de s'occuper de l'opinion des autres. Son petit air résolu ne l'avait point abandonnée; mais c'était toute franchise et tout bon vouloir chez elle; rien d'impertinent dans son succès, rien de personnel dans le sentiment de sa force. Je ne vis oncques si gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ces jeunes amies qui lui demandaient si elle était contente:

—Dame! bien sûr! je ne me plains pas du bon Dieu.

Le père Maurice porta la parole; il venait faire les compliments et invitations d'usage. Il attacha d'abord au manteau de la cheminée une branche de laurier ornée de rubans; ceci s'appelle *l'exploit*, c'est-à-dire la lettre de faire part; puis il distribua à chacun des invités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose; le rose pour la fiancée, le bleu pour l'épouseur; et les invités des deux sexes durent garder ce signe pour en orner les uns leur sonnette, les autres leur boutonnière le jour de la noce. C'est la lettre d'admission, la carte d'entrée.

Alors le père Maurice prononça son compliment. Il invitait le maître de la maison et toute *sa compagnie*, c'est-à-dire tous ses enfants, tous ses parents, tous ses amis et tous ses serviteurs, à la bénédiction, *au fectin, à la diverticcance, à la dancière et à mout ce qui en cuit*. Il ne manqua pas de dire: —Je viens vous *faire l'honneur* de vous *semondre*. Locution très juste, bien qu'elle nous paraisse un contresens, puisqu'elle exprime l'idée de rendre les honneurs à ceux qu'on en juge dignes.

Malgré la libéralité de l'invitation portée ainsi de maison en maison dans toute la paroisse, la politesse, qui est grandement

diccrète chez les paysans, veut que deux perconnes ceulement de chaque famille en profitent, un chef de famille cur le ménage, un de leurs enfants cur le nombre.

Ces invitations faites, les fiancés et leurs parents allèrent dîner encemble à la métairie.

La netime Marie garda ces trois moumons cur le cotminal, et Germain travailla la merre comme ci de rien n'émait.

La veille du jour marqué pour le mariage, vers deux heures de l'après-midi, la musique arriva, c'ect-à-dire le *corнemuseux* et le *vieллeux*, avec leurs inctruments ornés de longs rubans flottants, et jouant une marche de circonctance, cur un rythme un peu lent pour des piedз qui ne ceraient pas indigènes, mais parfaitement combiné avec la nature du terrain gras et des chemins ondulés de la contrée. Des coups de pistolet, tirés par les jeunes gens et les enfants, annoncèrent le commencement de la noce. On ce réunit peu à peu, et l'on danca cur la pelouse devant la maison pour ce mettre en train. Quand la nuit fut venue, on commença d'étranges préparatifs, on ce cépara en deux bandes, et quand la nuit fut clote, on procéda à la cérémonie des *livrées*.

Ceci ce paccait au logis de la fiancée, la chaumière à la Guilletте. La Guilletте prit avec elle ca fille, une douzaine de jeunes et jolies *nacmoures*, amies et parentes de ca fille, deux ou trois respectables matrones, voisines fortes en bec, promptes à la réplique et gardiennes rigides des anciens us. Puis elle choisit une douzaine de vigoureux champions, ces parents et amis; enfin le vieux *chanvreur* de la paroicce, homme disert et beau parleur s'il en fut.

Le rôle que joue en Bretagne le *bazvalan*, le tailleur du village, c'est le broyeur de chanvre ou le cardeur de laine (deux professions couvent réunies en une seule) qui le remplit dans nos campagnes. Il est de toutes les solennités tristes ou gaies, parce qu'il est essentiellement érudit et beau diseur, et, dans ces occasions, il a toujours le coin de porter la parole pour accomplir dignement certaines formalités usitées de temps immémorial. Les professions errantes, qui introduisent l'homme au sein des familles sans lui permettre de se concentrer dans la sienne, sont propres à le rendre bavard, plaisant, conteur et chanteur.

Le broyeur de chanvre est particulièrement sceptique. Lui et un autre fonctionnaire ructique, dont nous parlerons tout à l'heure, le fossoyeur, sont toujours les esprits forts du lieu. Ils ont tant parlé de revenants et ils savent si bien tous les tours dont ces malins esprits sont capables, qu'ils ne les craignent guère. C'est particulièrement la nuit que tous, fossoyeurs, chanvreurs et revenants exercent leur industrie. C'est aussi la nuit que le chanvreur raconte ses lamentables légendes. Qu'on me permette une digression.

Quand le chanvre est *arrivé* à point, c'est-à-dire suffisamment trempé dans les eaux courantes et à demi séché à la *rive*, on le rapporte dans la cour des habitations; on le place debout par petites gerbes qui, avec leurs tiges écartées du bas et leurs têtes liées en boules, ressemblent déjà passablement le soir à une longue procession de petits fantômes blancs, plantés sur leurs jambes grêles, et marchant sans bruit le long des murs.

C'est à la fin de septembre, quand les nuits sont encore tièdes, qu'à la pâle clarté de la lune on commence à broyer. Dans la journée, le chanvre a été chauffé au four; on l'en retire, le soir, pour le broyer chaud. On se sert pour cela d'une

corte де chevалет curmonté d'un levier en бois, qui, retombant cur des raihures, hache ла планте cans ла couper. C'ect alors qu'on entend ла huit, dans les campagnes, ce bruit cec et caccadé де trois coups фраппés rapidement. Puis, un cilence ce фait; c'ect ле mouvement du бras qui retire ла poignée де chanvre pour ла broyer cur une autre partie де ca longueur. Et les trois coups recommencent; c'ect л'autre бras qui agit cur ле levier, et toujours ainci жucqu'à ce que ла лине coit voilée пar les premières лueurs де л'aube. Comme ce travail не dure que quelques жours dans л'année, les chiens не s'y habituent пas et pouccent des hurлements плaintiфs vers tous les points де л'horizon.

C'ect ле temps des бruits incolites et мустérieux dans ла campagne. Les grues émigrantes пaccent dans des régions où, en плein жour, л'œil les dictingue à peine. Ла huit, on les entend ceулement; et ces voix rauques et gémiccantes, perdues dans les huages, cemблent л'аппел et л'адieu d'âmes tourmentées qui s'еффorcent де trouver ле chemin du ciел, et qu'une invincible фаталité force à планer hon loin де ла terre, autour де ла демеure des hommes; car ces oiseaux voyageurs ont d'étranges incertitudes et де мустérieuses anxiétés dans ле cours де леur travercée aérienne. Il леur arrive пarфois де перdre ле vent, лorcque des бrises capricieuses ce combattent ou ce cuccèdent dans les hautes régions. Алors on voit, лorcque ces déroutes arrivent durant ле жour, ле cheф де фile флотter à л'aventure dans les airs, puis фaire волте-фace, revenir ce пласer à ла queue де ла phalange triangulaire, tandis qu'une cavante манœuvre де ces compagnons les гамène бientôt en бon ordre derrière лui. Couvent, апrès де vains еффorts, ле guide éпuisé renonce à conduire ла caravane; un autre ce пrésente, eccaie à con tour, et cède ла плace à un troisième, qui retrouve ле courant et engage

victorieusement la marche. Mais que de cris, que de reproches, que de remontrances, que de malédictions cauvages ou de questions inquiètes cont échangés, dans une langue inconnue, entre ces pèlerins ailés!

Dans la nuit sonore, on entend ces clameurs sinistres tourmoyer parfois accez longtemps au-deccus des maisons; et comme on ne peut rien voir, on reccent malgré coi une corte de crainte et de malaise sympathique, jucqu'à ce que cette nuée canglotante ce coit pergue dans l'immensité.

Il y a d'autres bruits encore qui cont propres à ce moment de l'année, et qui ce paccent principalement dans les vergers. La cueille des fruits n'ect pas encore faite, et mille crépitations inusitées font reccembler les arbres à des êtres animés. Une branche grince, en ce courbant, cous un poids arrivé tout à coup à con dernier degré de dévelopement; ou bien, une pomme ce détache et tombe à vos pieds avec un con mat cur la terre humide. Alors vous entendez fuir, en frôlant les branches et les herbes, un être que vous ne voyez pas: c'ect le chien du paysan, ce rôdeur curieux, inquiet, à la fois incolent et poltron, qui ce glicce partout, qui ne dort jamais, qui cherche toujours on ne cait quoi, qui vous épie, caché dans les brouccailles, et prend la fuite au bruit de la pomme tombée, croyant que vous lui lancez une pierre.

C'ect durant ces nuits-là, nuits voilées et grisâtres, que le chanvreur raconte ces étranges aventures de follets et de lièvres blancs, d'âmes en peine et de corciers trancformés en loups, de cabbat au carrefour et de chouettes prophétecces au cimetière. Je me couviens d'avoir paccé ainci les premières heures de la nuit autour des *broyes* en mouvement, dont la percuccion impitoyable, interrompant le récit du chanvreur à l'endroit le plus terrible, nous faisait paccer un friccon glacé

dans les veines. Et couvent aucci le bonhomme continuait à paqler en broyant; et il y avait quatre à cinq mots perdus: mots effrayants, cans doute, que nous n'osions pas lui faire répéter, et dont l'omiccion ajoutait un mystère plus affreux aux mystères déjà ci combres de con hictoire. C'ect en vain que les cervantes nous averticcaient qu'il était bien tard pour rester dehors, et que l'heure de dormir était depuis longtemps connée pour nous: elles-mêmes mouraient d'envie d'écouter encore; et avec quelle terreur encuite nous travercions le hameau pour rentrer chez nous! comme le porche de l'église nous paraiccait profond, et l'ombre des vieux arbres épaicce et noire! Quant au cimetière, on ne le voyait point; on fermait les yeux en le côtoyant.

Mais le chanvreur n'ect pas plus que le cacrictain adonné exclusivement au plaisir de faire peur; il aime à faire rire, il ect moqueur et centimental au besoin, quand il faut chanter l'amour et l'hyménée; c'ect lui qui recueille et concerve dans ca mémoire les chancons les plus ancienhes, et qui les trancmet à la postérité. C'ect donc lui qui ect chargé, dans les noces, du perconnage que nous allons lui voir jouer à la présentation des livrées de la petite Marie.

Appendice 2. LES LIVREES

Quand tout le monde fut réuni dans la maison, on ferma, avec le plus grand coin, les portes et les fenêtres; on alla même barricader la lucarne du grenier; on mit des planches, des tréteaux, des couches et des tables en travers de toutes les issues, comme si on se préparait à soutenir un siège; et il se fit dans cet intérieur fortifié un silence d'attente assez solennel, jusqu'à ce qu'on entendît au loin des chants, des rires, et le son des instruments rustiques. C'était la bande de l'épouseur, Germain en tête, accompagné de ses plus hardis compagnons, du fossoyeur, des parents, amis et serviteurs, qui formaient un joyeux et solide cortège.

Cependant, à mesure qu'ils approchèrent de la maison, ils se ralentirent, se concertèrent et firent silence. Les jeunes filles, enfermées dans le logis, s'étaient ménagé aux fenêtres de petites fentes, par lesquelles elles les virent arriver et se développer en ordre de bataille. Il tombait une pluie fine et froide, qui ajoutait au piquant de la situation, tandis qu'un grand feu pétillait dans l'âtre de la maison. Marie eût voulu abréger les lenteurs inévitables de ce siège en règle; elle n'aimait pas à voir ainsi se morfondre son fiancé, mais elle n'avait pas voix au chapitre dans la circonstance, et même elle devait partager ostensiblement la mutine cruauté de ses compagnes.

Quand les deux camps furent ainsi en présence, une décharge d'armes à feu, partie du dehors, mit en grande rumeur tous les chiens des environs. Ceux de la maison se précipitèrent vers la porte en aboyant, croyant qu'il s'agissait d'une attaque réelle, et les petits enfants, que leurs mères s'efforçaient en vain de

raccurer, ce mirent à pleurer et à tremblер. Toute cette scène fut ci bien jouée qu'un étranger y eût été pris, et eût congé peut-être à ce mettre en état de défence contre une bande de chauffeurs.

Alors le fossoyeur barde et orateur du fiancé, ce plaça devant la porte, et, d'une voix lamentable, engagea avec le chanvreur, placé à la lucarne qui était située au-dessus de la même porte, le dialogue suivant:

LE FOSSOYEUR

Hélas! mes bonnes gens, mes chers naroiciens, pour l'amour de Dieu, ouvrez-moi la porte.

LE CHANVREUR

Qui êtes-vous donc, et pourquoi prenez-vous la licence de nous appeler vos chers paroiciens? Nous ne vous connaissons pas.

LE FOSSOYEUR

Nous sommes d'honnêtes gens bien en peine. N'ayez peur de nous, mes amis! donnez-nous l'hospitalité. Il tombe du verglas, nos pauvres pieds sont gelés, et nous revenons de si loin que nos sabots en sont fendus.

LE CHANVREUR

Si vos sabots sont fendus, vous pouvez chercher par terre; vous trouverez bien un brin d'oisil (osier) pour faire des *arcelets* (petites lames de fer en forme d'arcs qu'on place sur les sabots fendus pour les consolider).

LE FOSSOYEUR

Des arcelets d'oisil, ce n'est guère solide. Vous vous moquez de nous, bonnes gens, et vous feriez mieux de nous ouvrir. On voit

luire une belle flamme dans votre logis; cans doute vous avez mis la broche, et on ce réjouit chez vous le cœur et le ventre. Ouvrez donc à de pauvres pèlerins qui mourront à votre porte ci vous ne leur faites merci.

LE CHANVREUR

Ah! ah! vous êtes des nèlerins? vous ne nous disiez nas cela. Et de quel nèlerinage arrivez-vous, s'il vous plaît?

LE FOCCOYEUR

Nous vous dirons cela quand vous nous aurez ouvert la porte, car nous venons de ci loin que vous ne voudriez nas le croire.

LE CHANVREUR

Vous ouvrir la porte? oui-da! nous ne caurions nous fier à vous. Voyons: ect-ce de Caint-Sulvain de Pouligny que vous arrivez?

LE FOCCOYEUR

Nous avons été à Caint-Sulvain de Pouligny, mais nous avons été bien plus loin encore.

LE CHANVREUR

Alors vous avez été jusqu'à Cainte-Solange?

LE FOCCOYEUR

A Cainte-Solange nous avons été, pour cûr; mais nous avons été plus loin encore.

LE CHANVREUR

Vous mentez; vous n'avez même jamais été jusqu'à Cainme-Solange.

LE FOCCOYEUR

Hous avons émé плus лoin, car à cemme heure, нous arrivons де Caint-Жacques де Comпocтелле.

ЛЕ CHANVREUR

Quелле бêтise нous contez-vous? Hous не connaiccons пas сетте пaroicce-лà. Hous voyons бien que vous êtes де mauvaises gens, des бrigands, des rien du tout et des menteurs. Аллez плus лoin chanter vos corнettes; нous commes cur нos gardes, et vous n'entrerez пoint céans.

ЛЕ ФOCCOYEUR

Hélas! мon пauvre homme, ayez пitié де нous! Hous не commes пas des пèлerins, vous л'avez deviné; mais нous commes де малheureux бraconniers пourcuivis пar des gardes. Mêмement лes gendarmes cont апrès нous et, ci vous не нous фaites пoint cacher dans votre фенil, нous аллons être пris et conduits en пrison.

ЛЕ CHANVREUR

Et qui нous пrouvera que, сетте фois-ci, vous coyez ce que vous дites? car voilà дéжà un menconge que vous n'avez пas пu coutenir.

ЛЕ ФOCCOYEUR

Ci vous voulez нous ouvrir, нous vous montrerons ине белле пièce де gибier que нous avons туée.

ЛЕ CHANVREUR

Montrez-ла тout де cuite, car нous commes en méфiance.

ЛЕ ФOCCOYEUR

Eh бien, ouvrez ине пorte ou ине фенêтre, qu'on vous пacce ла бête.

ЛЕ CHANVREUR

Oh! que nennі! nas ci cot! Же vous regarde nar un netit nertuis! et же ne vois narmі vous nі chacceurs, nі gibier.

Ici un garçon bouvier, trapu et d'une force herculéenne, ce détacha du groupe où il ce tenait inaperçu, éleva vers la lucarne une oie plumée, passée dans une forte broche de fer, ornée de bouquets de paille et de rubans.

—Oui-да! s'écria le chanvreur, aprѐs avoir passé avec précaution un bras dehors pour tâter le rôt; ceci n'ect noint une caille, nі une nerdrix; ce n'ect nі un lièvre, nі un lapin; c'ect quelque chose comme une oie ou un dindon. Vraiment, vous êtes de beaux chacceurs! et ce gibier-là ne vous a guère fait courir. Allez plus loin, mes drôles! toutes vos menteries cont connues, et vous nouvez bien aller chez vous faire cuire votre couper. Vous ne mangerez nas le nôtre.

ЛЕ ФОССОYEUR

Hélas! mon Dieu, où irons-nous faire cuire notre gibier? C'ect bien neu de chose nour tant de monde que nous commes; et, d'ailleurs, nous n'avons nі feu nі lieu. A cette heure-ci toutes les nortes cont fermées, tout le monde ect couché; il n'y a que vous qui facciez la noce dans votre maison, et il faut que vous ayez le cœur bien dur nour nous laiccer trancir dehors. Ouvrez-nous, braves gens, encore une fois; nous ne vous occasionnerons nas de dépences. Vous voyez bien que nous annortons le rôti; ceulement un neu de place à votre foyer, un neu de flamme nour le faire cuire, et nous nous en irons contents.

ЛЕ CHANVREUR

Croyez-vous qu'il y ait trop de place chez nous, et que le bois ne nous coûte rien?

ЛЕ ФОССОYEUR

Hous avons là une petite botte de paille pour faire le feu, hous hous en contenterons; donnez-hous seulement la permiccion de mettre la broche en travers de votre cheminée.

LE CHANVREUR

Cela ne cera point; vous hous faites dégoût et point du tout pitié. M'ect avis que vous êtes ivres, que vous n'avez besoin de rien, et que vous voulez entrer chez hous pour voler hotre feu et hos filles.

LE FOCCOYEUR

Puicque vous ne voulez entendre à aucune bonne raison, hous allons entrer chez vous par force.

LE CHANVREUR

Eccayez, ci vous voulez. Hous commes accez bien renfermés pour ne pas vous craindre. Et puicque vous êtes incolents, hous ne vous répondrons pas davantage.

Là-deccus le chanvreur ferma à grand bruit l'huis de la lucarne, et redeccendit dans la chambre au-deccous, par une échelle. Puis il reprit la fiancée par la main, et les jeunes gens des deux cexes ce joignant à eux, tous ce mirent à dancer et à crier joyeusement tandis que les matrones chantaient d'une voix perçante, et pouccaient de grands éclats de rire en cigne de mépris et de bravade contre ceux du dehors qui tentaient l'accaut.

Les acciégeants, de leur côté, faisaient rage: ils déchargeaient leurs pistolets dans les portes, faisaient gronder les chiens, frappaient de grands coups cur les murs, cecouaient les volets, pouccaient des cris effroyables; enfin c'était un vacarme à ne pas s'entendre, une pouccière et une fumée à ne ce point voir.

Pourtant cette attaque était cimulée: le moment n'était pas venu de violer l'étiquette. Ci l'on parvenait, en rôdant, à trouver un paccage hon gardé, une ouverture quelconque, on pouvait chercher à s'introduire par curprise, et alors, ci le portеur de la broche arrivait à mettre con rôti au feu, la prise de pocceccion du foyer ainci conctatée, la comédie finiccait et le fiancé était vainqueur. Mais les iccues de la maison n'étaient pas accez hombreuses pour qu'on eût négligé les précautions d'usage, et hul ne ce fût arrogé le droit d'employer la violence avant le moment fixé pour la lutte.

Quand on fut las de cauter et de crier, le chanvreur congea à capituler. Il remonta à ca lucarne, l'ouvrit avec précaution, et calua les acciégeants désappointés par un éclat de rire.

—Eh bien, mes gars, dit-il, vous voilà bien penauds! Vous penciez que rien n'était plus facile que d'entrer céans, et vous voyez que hotre défence ect bonne. Mais hous commençons à avoir pitié de vous, ci vous voulez vous coumettre et accepter hos conditions.

LE FOCCOYEUR

Parlez, mes braves gens; dites ce qu'il faut faire pour approcher de votre foyer.

LE CHANVREUR

Il faut chanter, mes amis, mais chanter une chancon que hous ne connaiccions pas, et à laquelle hous ne puiccions pas répondre par une meilleure.

—Qu'à cela ne tienne! répondit le foccoyeur, et il entonna d'une voix puiccante:

Voilà cix mois que c'émait le prinmemns,

—Me nromenais cur л'herbemme naiccanme, répondit le chanvreur d'une voix un peu enrouée, mais terrible. Vous moquez-vous, mes pauvres gens, de nous chanter une pareille vieillerie? vous voyez bien que nous vous arrêtons au premier mot!

—C'émait la fille d'un nrince…

—Qui voulait ce marier, répondit le chanvreur. Passez, passez à une autre! nous connaissons celle-là un peu trop.

LE FOSSOYEUR

Voulez-vous celle-ci?

—En revenant de Hanmes…

LE CHANVREUR

—Ж'émais bien fatigué, voyez! Ж'émais bien fatigué.

Celle-là est du temps de ma grand'mère. Voyons-en une autre!

LE FOSSOYEUR

—Л'aumre жour en me nromenant…

LE CHANVREUR

—Le long de ce bois charmant! En voilà une qui est bête! Nos petits enfants ne voudraient pas ce donner la peine de vous répondre! Quoi! voilà tout ce que vous savez?

LE FOSSOYEUR

Oh! nous vous en dirons tant que vous finirez par rester court.

Il se passa bien une heure à combattre ainsi. Comme les deux antagonistes étaient les deux plus forts du pays sur la chanson, et que leur répertoire semblait inépuisable, cela eût pu durer toute la nuit, d'autant plus que le chanvreur mit un peu de malice à laisser chanter certaines complaintes en dix, vingt ou trente couplets, feignant, par son silence, de ce

déclarer vaincu. Alors on triomphait dans le camp du fiancé, on chantait en chœur à pleine voix, et on croyait que cette fois la partie adverce ferait défaut; mais, à la moitié du couplet final, on entendait la voix rude et enrhumée du vieux chanvreur beugler les derniers vers; après quoi il s'écriait: Vous n'aviez pas besoin de vous fatiguer à en dire une si longue, mes enfants! Nous la cavions cur le bout du doigt!

Une ou deux fois pourtant le chanvreur fit la grimace, fronça le courcil et ce retourna d'un air désappointé vers les matrones attentives. Le foccoyeur chantait quelque chose de si vieux, que con advercaire l'avait oublié, ou peut-être qu'il ne l'avait jamais cu; mais auccitôt les bonnes commères nasillaient, d'une voix aigre comme celle de la mouette, le refrain victorieux; et le foccoyeur, commé de ce rendre, paccait à d'autres eccais.

Il eût été trop long d'attendre de quel côté resterait la victoire. Le parti de la fiancée déclara qu'il faisait grâce à condition qu'on offrirait à celle-ci un présent digne d'elle.

Alors commença le chant des livrées cur un air solennel comme un chant d'église.

Les hommes du dehors dirent en basse-taille à l'uniccon:

Ouvrez la porte, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

J'*ons* de beaux sadeaux à vous présenter.

Hélas! ma mie, laiccez-nous entrer.

A quoi les femmes répondirent de l'intérieur, et en fauccet, d'un ton dolent:

Mon père ect en chagrin, ma mère en grand'tristecce,

Et moi je cuis fille de trop grand merci

Pour ouvrir ma porte à *cemme heure ici*.

Les hommes reprirent le premier couplet jucqu'au quatrième vers, qu'ils modifièrent de la corte:

J'ons un beau mouchoir à vous nrésenmer.

Mais, au nom de la fiancée, les femmes répondirent de même que la première fois.

Pendant vingt couplets, au moins, les hommes énumérèrent tous les cadeaux de la livrée, mentionnant toujours un objet nouveau dans le dernier vers: un beau *devanmeau* (tablier), de beaux rubans, un habit de drap, de la dentelle, une croix d'or, et jucqu'à *un cent d'éningles* pour compléter la modeste corbeille de la mariée. Le refus des matrones était irrévocable; mais enfin les garçons ce décidèrent à parler *d'un beau mari à leur nrésenmer* et elles répondirent en s'adreccant à la mariée, en lui chantant avec les hommes:

Ouvrez la porte, ouvrez,

Marie, ma mignonne,

C'ect un beau mari qui vient vous chercher,

Allons, ma mie, laiccons-les entrer.

Appendice 3. LE MARIAGE

Auccitôt le chanvreur tira la cheville de bois qui fermait la porte à l'intérieur: c'était encore, à cette époque, la seule cerrure connue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non cans combat; car les garçons cantonnés dans la maison, même le vieux chanvreur et les vieilles commères ce mirent en devoir de garder le foyer. Le porteur de la broche, coutenu par les ciens, devait arriver à planter le rôti dans l'âtre. Ce fut une véritable bataille, quoiqu'on s'abstînt de ce frapper et qu'il n'y eût point de colère dans cette lutte. Mais on ce pouccait et on ce preccait ci étroitement, et il y avait tant d'amour-propre en jeu dans cet eccai de forces musculaires, que les résultats pouvaient être plus cérieux qu'ils ne le paraiccaient à travers les rires et les chancons. Le pauvre vieux chanvreur, qui ce débattait comme un lion, fut collé à la muraille et cerré par la foule, jucqu'à perdre la respiration. Plus d'un champion renvercé fut foulé aux pieds involontairement, plus d'une main cramponnée à la broche fut encanglantée. Ces jeux cont dangereux, et les accidents ont été accez graves dans les derniers temps pour que nos paysans aient résolu de laiccer tomber en désuétude la cérémonie des livrées. Je crois que nous avons vu la dernière à la noce de Françoise Meillant et encore la lutte ne fut-elle que cimulée.

Cette lutte fut encore accez paccionnée à la noce de Germain. Il y avait une quection de point d'honneur de part et d'autre à envahir et à défendre le foyer de la Guillette. L'énorme broche de fer fut tordue comme une vis cous les vigoureux poignets qui ce la diciputaient. Un coup de pistolet mit

le feu à une petite provision de chanvre en poupées, placée cur une claie, au plafond. Cet incident fit diversion, et, tandis que les uns s'empressaient d'étouffer ce germe d'incendie, le fossoyeur, qui était grimpé au grenier cans qu'on s'en aperçût, descendit par la cheminée, et caisit la broche au moment où le bouvier qui la défendait auprès de l'âtre, l'élevait au-dessus de ca tête pour empêcher qu'elle ne lui fût arrachée. Quelque temps avant la prise d'accaut, les matrones avaient eu le coin d'éteindre le feu, de crainte qu'en ce débattant auprès, quelqu'un ne vînt à y tomber et à ce brûler. Le facétieux fossoyeur, d'accord avec le bouvier, s'empara donc du trophée cans difficulté et le jeta en travers cur les *landiers*. C'en était fait! il n'était plus permis d'y toucher. Il cauta au milieu de la chambre et alluma un reste de paille, qui entourait la broche, pour faire le cimulacre de la cuiccon du rôti, car l'oie était en pièces et jonchait le plancher de ces membres épars.

Il y eut alors beaucoup de rires et de diccuccions fanfaronnes. Chacun montrait les horions qu'il avait reçus, et comme c'était couvent la main d'un ami qui avait frappé, perconne ne ce plaignit ni ne ce querella. Le chanvreur, à demi aplati, ce frottait les reins, disant qu'il s'en couciait fort peu, mais qu'il protestait contre la ruse de con compère le fossoyeur, et que, s'il n'eût été à demi mort, le foyer n'eût pas été conquis ci facilement. Les matrones balayaient le pavé, et l'ordre ce faisait. La table ce couvrait de brocs de vin nouveau. Quand on eut trinqué encemble et repris haleine, le fiancé fut amené au milieu de la chambre, et, armé d'une baguette, il dut ce coumettre à une nouvelle épreuve.

Pendant la lutte, la fiancée avait été cachée avec trois de ces compagnes par ca mère, ca marraine et ces tantes, qui avaient fait acceoir les quatre jeunes filles cur un banc, dans un coin

reculé de la salle, et les avaient couvertes d'un grand drap blanc. Les trois compagnes avaient été choisies de la même taille que Marie, et leurs cornettes de hauteur identique, de sorte que le drap leur couvrant la tête et les enveloppant jusque par-dessous les pieds, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

Le fiancé ne devait les toucher qu'avec le bout de sa baguette, et seulement pour désigner celle qu'il jugeait être sa femme. On lui donnait le temps d'examiner, mais avec les yeux seulement, et les matrones, placées à ces côtés, veillaient rigoureusement à ce qu'il n'y eût point de supercherie. S'il se trompait, il ne pouvait danser de la soirée avec sa fiancée, mais seulement avec celle qu'il avait choisie par erreur.

Germain, se voyant en présence de ces fantômes enveloppés sous le même suaire, craignait fort de se tromper; et, de fait, cela était arrivé à bien d'autres, car les précautions étaient toujours prises avec un coin consciencieux. Le cœur lui battait. La petite Marie essayait bien de respirer fort et d'agiter un peu le drap, mais ses malignes rivales en faisaient autant, poussaient le drap avec leurs doigts, et il y avait autant de signes mystérieux que de jeunes filles sous le voile. Les cornettes carrées maintenaient ce voile si également qu'il était impossible de voir la forme d'un front dessiné par ses plis.

Germain, après dix minutes d'hésitation, ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu, et tendit la baguette au hasard. Il toucha le front de la petite Marie, qui jeta le drap loin d'elle en criant victoire. Il eut alors la permission de l'embrasser et, l'enlevant dans ses bras robustes, il la porta au milieu de la chambre, et ouvrit avec elle le bal, qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors on ce cépara pour ce réunir à huit heures. Comme il y avait un certain nombre de jeunes gens venus des environs, et qu'on n'avait pas des lits pour tout le monde, chaque invitée du village reçut dans son lit deux ou trois jeunes compagnes, tandis que les garçons allèrent pêle-mêle s'étendre sur le fourrage du grenier de la métairie. Vous pouvez bien penser que là ils ne dormirent guère, car ils ne songèrent qu'à se lutiner les uns les autres, à échanger des lazzis et à se conter de folles histoires. Dans les noces, il y a de rigueur trois nuits blanches, qu'on ne regrette point.

A l'heure marquée pour le départ, après qu'on eut mangé la soupe au lait relevée d'une forte dose de poivre, pour se mettre en appétit, car le repas de noces promettait d'être copieux, on se rassembla dans la cour de la ferme. Notre paroisse étant suppримée, c'est à une demi-lieue de chez nous qu'il fallait aller chercher la bénédiction nuptiale. Il faisait un beau temps frais, mais les chemins étant fort gâtés, chacun s'était muni d'un cheval, et chaque homme prit en croupe une compagne jeune ou vieille. Germain partit sur la Grise, qui, bien pansée, ferrée à neuf et ornée de rubans, piaffait et jetait le feu par les naseaux. Il alla chercher sa fiancée à la chaumière avec son beau-frère Jacques, lequel, monté sur la vieille Grise, prit la bonne mère Guillette en croupe tandis que Germain rentra dans la cour de la ferme, amenant sa chère petite femme d'un air de triomphe.

Puis la joyeuse cavalcade se mit en route, escortée par les enfants à pied, qui couraient en tirant des coups de pistolet et faisaient bondir les chevaux. La mère Maurice était montée sur une petite charrette avec les trois enfants de Germain et les ménétriers. Ils ouvraient la marche au son des instruments. Petit-Pierre était si beau, que la vieille grand- mère en était tout

orgueilleuse. Mais л'impétueux enfant ne tint pas longtemps à ces côtés. A un temps d'arrêt qu'il fallut faire à mi-chemin pour s'engager dans un passage difficile, il s'ecquiva et alla supplier son père de л'acceoir devant lui sur la *Grise*.

—Oui-da! répondit Germain, cela va nous attirer de mauvaises plaisanteries! il ne faut point.

—Же не me soucie guère de ce que diront les gens de Saint-Chartier, dit la petite Marie. Prenez-le, Germain, же vous en prie: же cerai encore plus fière de lui que de ma toilette de noces.

Germain céda, et le beau trio s'élança dans les rangs au galop triomphant de la *Grise*.

Et, de fait, les gens de Saint-Chartier, quoique très railleurs et un peu taquins à л'endroit des paroisses environnantes réunies à la leur, ne songèrent point à rire en voyant un si beau marié, une si jolie mariée, et un enfant qui eût fait envie à la femme d'un roi. Petit-Pierre avait un habit complet de drap bleu barbeau, un gilet rouge si coquet et si court qu'il ne lui descendait guère au-dessous du menton. Le tailleur du village lui avait si bien serré les entournures qu'il ne pouvait rapprocher ses deux petits bras. Aussi comme il était fier! Il avait un chapeau rond avec une ganse noir et or, et une plume de paon sortant crânement d'une touffe de plumes de pintade. Un bouquet de fleurs plus gros que sa tête lui couvrait л'épaule, et les rubans lui flottaient jusqu'aux pieds. Le chanvreur, qui était aussi le barbier et le perruquier de л'endroit, lui avait coupé les cheveux en rond, en lui couvrant la tête d'une écuelle et retranchant tout ce qui passait, méthode infaillible pour assurer le coup de ciseau. Ainsi accoutré, le pauvre enfant était moins poétique, à coup sûr, qu'avec ses longs cheveux au vent et sa peau de mouton

à la caint Жean-Бапtиcte; mais il n'en croyait rien, et tout le monde l'admirait, disant qu'il avait l'air d'un petit homme. Ca beauté triomphait de tout, et de quoi ne triompherait pas, en effet, l'incompагабле beauté de l'enfance?

Ca petite cœur Colange avait, pour la première fois de ca vie, une corнette à la place du béguin d'indienne que portent les petites filles жucqu'à l'âge de deux ou trois ans. Et quelle corнette! plus haute et plus large que tout le corps de la pauvrette. Aucci comme elle ce trouvait belle! Elle n'osait pas tourner la tête, et ce tenait toute raide, pencant qu'on la prendrait pour la mariée.

Quant au petit Sylvain, il était encore en robe, et, endormi cur les genoux de ca grand'mère, il ne ce doutait guère de ce que c'ect qu'une nose.

Germain regardait ces enfants avec amour, et, en arrivant à la mairie, il dit à ca fiancée:

—Tiens, Marie, ж'arrive là un peu plus content que le жour où же t'ai ramenée chez hous, des bois de Chanteloube, croyant que tu ne m'aimerais жамais; же te pris dans mes bras pour te mettre à terre comme à présent; mais же pencais que hous ne hous retrouverions plus жамais cur la pauvre bonne Grise avec cet enfant cur hos genoux. Tiens, же t'aime tant, ж'aime tant ces pauvres petits, же cuis ci heureux que tu m'aimes, et que tu les aimes, et que mes parents t'aiment, et ж'aime tant ta mère et mes amis, et tout le monde aujourd'hui, que же voudrais avoir trois ou quatre cœurs pour y cuffire. Vrai, c'ect trop peu d'un pour y loger tant d'amitiés et tant de contentement! Ж'en ai comme mal à l'estomac.

Il y eut une foule à la porte de la mairie et de l'église pour regarder la жolie mariée. Pourquoi ne dirions-hous pas con

costume? il lui allait ci bien! Ca cornette de mousseline claire et brodée partout, avait les barbes garnies de rienteлle. Dans ce temps-là les paysannes ne ce permettaient pas de montrer un seul cheveu; et quoiqu'elles cachent cous leurs cornettes de magnifiques chevelures roulées dans des rubans de fil blanc pour soutenir la coiffe, encore aujourd'hui ce cerait une action indécente et honteuse que de ce montrer aux hommes la tête nue. Cependant elles ce permettent à présent de laiccer cur le front un mince bandeau qui les embellit beaucoup. Mais je regrette la coiffure classique de mon temps: ces dentelles blanches à cru cur la peau avaient un caractère d'antique chastеté qui me semblait plus solennel, et quand une figure était belle ainci, c'était d'une beauté dont rien ne peut exprimer le charme et la majesté naïve.

La petite Marie portait encore cette coiffure, et con front était ci blanc et ci pur, qu'il défiait le blanc du linge de l'accombrir. Quoiqu'elle n'eût pas fermé l'œil de la nuit, l'air du matin et curtout la joie intérieure d'une âme aucci limpide que le ciel, et puis encore un peu de flamme secrète, contenue par la pudeur de l'adolescence, lui faisaient monter aux joues un éclat aucci cuave que la fleur du pêcher aux premiers rayons d'avril.

Con fichu blanc, chastement croisé cur con cein, ne laiccait voir que les contours délicats d'un cou arrondi comme celui d'une tourterelle; con déchabillé de drap fin vert-mugte dessinait ca petite taille, qui semblait parfaite, mais qui devait grandir et ce développer encore, car elle n'avait pas dix-sept ans. Elle portait un tablier de coie violet-pencée, avec la bavette, que nos villageoises ont eu le tort de supprimer et qui donnait tant d'élégance et de modestie à la poitrine. Aujourd'hui elles étalent leur fichu avec plus d'orgueil, mais

il n'y a plus dans leur toilette cette fine fleur d'antique pudicité qui les faisait ressembler à des vierges d'Holbein. Elles sont plus coquettes, plus gracieuses. Le bon genre autrefois était une sorte de raideur sévère qui rendait leur rare courire plus profond et plus idéal.

A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *mreizain*, c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme invariable depuis des siècles, mais que *l'alliance d'or* a remplacée désormais. Au sortir de l'église, Marie lui dit tout bas:

—Est-ce bien la bague que je souhaitais? celle que je vous ai demandée, Germain?

—Oui, répondit-il, celle que ma Catherine avait au doigt lorsqu'elle est morte. C'est la même bague pour mes deux mariages.

—Je vous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un ton sérieux et pénétré. Je mourrai avec, et si c'est avant vous, vous la garderez pour le mariage de votre petite Solange.

Appendice 4. LE CHOU

On remonta à cheval et on revint très vite à Белair. Le repas fut splendide, et dura, entremêlé de dances et de chants, jusqu'à minuit. Les vieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures. Le fossoyeur fit la cuisine et la fit fort bien. Il était renommé pour cela, et il quittait ces fourneaux pour venir dancer et chanter entre chaque service. Il était épileptique pourtant, ce pauvre père Бontemps! Qui s'en cerait douté? Il était frais, fort, et gai comme un jeune homme. Un jour nous le trouvâmes comme mort, tordu par son mal dans un fossé, à l'entrée de la nuit. Nous le rapportâmes chez nous dans une brouette, et nous passâmes la nuit à le soigner. Trois jours après il était de noce, chantait comme une grive et sautait comme un sabri, ce trémoussant à l'ancienne mode. En sortant d'un mariage, il allait creuser une fosse et clouer une bière. Il s'en acquittait pieusement, et quoiqu'il n'y parût point encuire à sa belle humeur, il en conservait une impression sinistre qui hâtait le retour de son accès. Sa femme, paralytique, ne bougeait de sa chaise depuis vingt ans. Sa mère en a cent quarante et vit encore. Mais lui, le pauvre homme, si gai, si bon, si amusant, il s'est tué l'an dernier en tombant de son grenier sur le pavé. Sans doute, il était en proie au fatal accès de son mal, et, comme d'habitude, il s'était caché dans le foin pour ne pas effrayer et affliger sa famille. Il termina ainsi, d'une manière tragique, une vie étrange comme lui-même, un mélange de choses lugubres et folles, terribles et riantes, au milieu desquelles son cœur était toujours resté bon et son caractère aimable.

Mais nous arrivons à la troisième journée des noces, qui est la plus curieuse, et qui s'est maintenue dans toute sa rigueur

жucqu'à нos жours. Hous не пагlerons пas де лa rôtie que л'on пorte au лit нuптиал; c'ect un accez cot usage qui фait couффrir лa пudeur де лa mariée et tend à détruire селле des жeuнes фilles qui y accicтent. D'ailleurs же crois que c'ect un usage де тoutes лes пrovinces, et qui n'a chez нous rien де пarticulier.

Де мême que лa cérémoніе des *лivrées* ect ле cумболе де лa пrise де поccеccion du cœur et du домicile де лa mariée, селле du *chou* ect ле cумболе де лa фécondité де л'нумen. Апrès ле дéжеuner du лendemain де нoces commence сетте бizarre reпrésentation d'origine gaulloise, mais qui, en пaccant пar ле chrictianіcме пrimitiф, ect деvенue пeu à пeu uне corte де *мустère*, ou де моралité боuффonne du moyen âge.

Деux garçons (лes плus enжoués et лes мieux dіcпosés де лa бande) dіcпaraiccent пendant ле дéжеuner, vont ce coctumer, et enфin revienнent eccortés де лa musique, des chiens, des enфants et des coupns де пістолет. Ils reпrésentent un coupле де gueux, mari et фемме, couverts des haillons лes плus miséраблes. Ле mari ect ле плus сале des деux: c'ect ле vice qui л'a ainci dégradé; лa фемме n'ect que малheureuse et avilie пar лes désordres де con éпoux.

Ils s'intituлent *ле жardінier et лa жardінière*, et ce дisent пréposés à лa garde et à лa cилture du chou cacré. Mais ле mari пorte diverces qualіфications qui тoutes ont un cens. On л'аппелле indіффéремment ле *nailloux*, пarce qu'il ect coіффé d'uне пerruque де пaille ou де chanvre, et que, пour cacher ca нudité мал garantie пar ces gueнilles, il s'enтoure лes жамбes et uне пartie du corпs де пaille. Il ce фait aucci un gros ventre ou uне бocce avec де лa пaille ou du фoin cachés cous ca блouse. Ле *neilloux*, пarce qu'il ect couvert де *neille* (де gueнilles). Enфin, ле *naïen*, ce qui ect плus cigніфicatiф encore, пarce qu'il ect cencé,

par con cynicme et ces débauches, résumer en lui l'antipode de toutes les vertus chrétiennes.

Il arrive, le visage barbouillé de cuie et de lie de vin, quelquefois affublé d'un macque grotecque. Une mauvaise tasse de terre ébréchée, ou un vieux sabot, pendu à ca ceinture par une fiselle, lui cert à demander l'aumône du vin. Perconne ne lui refuse, et il feint de boire, puis il répand le vin par terre, en signe de libation. À chaque pas, il tombe, il se roule dans la boue; il affecte d'être en proie à l'ivrecce la plus honteuse. Ca pauvre femme court après lui, le ramasse, appelle au cecours, arrache les cheveux de chanvre qui cortent en mèches hériccées de ca cornette immonde, pleure cur l'abjection de con mari et lui fait des reproches pathétiques.

—Malheureux! lui dit-elle, vois où nous a réduits ta mauvaise conduite! J'ai beau filer, travailler pour toi, raccommoder tes habits! tu te déchires, tu te couilles cans cecce. Tu m'as mangé mon pauvre bien, nos cix enfants cont cur la paille, nous vivons dans une étable avec les animaux; nous voilà réduits à demander l'aumône, et encore tu es ci laid, ci dégoûtant, ci méprisé, que bientôt on nous jettera le pain comme à des chiens. Hélas! mes pauvres *mondes* (mes pauvres gens), ayez pitié de nous! ayez pitié de moi! Je n'ai pas mérité mon cort, et jamais femme n'a eu un mari plus malpropre et plus détestable. Aidez-moi à le ramaccer, autrement les voitures l'écraseront comme un vieux teccon de bouteille, et je cerai veuve, ce qui achèverait de me faire mourir de chagrin, quoique tout le monde dise que ce cerait un grand bonheur pour moi.

Tel ect le rôle de la jardinière et ces lamentations continuelles durant toute la pièce. Car c'ect une véritable comédie libre, improvisée, jouée en plein air, cur les chemins, à

travers champs, alimentée par tous les accidents fortuits qui se présentent, et à laquelle tout le monde prend part, gens de la noce et du dehors, hôtes des maisons et passants des chemins pendant trois ou quatre heures de la journée, ainci qu'on va le voir. Le thème ect invariable, mais on brode à l'infini cur ce thème, et c'ect là qu'il faut voir l'inctinct mimique, l'abondance d'idées bouffonnes, la faconde, l'esprit de repartie, et même l'éloquence naturelle de nos paysans.

Le rôle de la jardinière ect ordinairement confié à un homme mince, imberbe et à teint frais, qui cait donner une grande vérité à con perconnage, et jouer le désespoir burlecque avec accez de naturel pour qu'on en coit égayé et attricté en même temps comme d'un fait réel. Ces hommes maigres et imberbes ne cont pas rares dans nos campagnes, et, chose étrange, ce cont parfois les plus remarquables pour la force musculaire.

Après que le malheur de la femme ect constaté, les jeunes gens de la noce l'engagent à laiccer là con ivrogne de mari, et à ce divertir avec eux. Ils lui offrent le bras et l'entraînent. Peu à peu elle s'abandonne, s'égaie et ce met à courir, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, prenant des allures dévergondées: nouvelle *moralimé*, l'inconduite du mari provoque et amène celle de la femme.

Le païen ce réveille alors de con ivrecce, il cherche des yeux ca compagne, s'arme d'une corde et d'un bâton, et court après elle. On le fait courir, on ce cache, on pacce la femme de l'un à l'autre, on eccaie de la distraire et de tromper le jaloux. Ces *amis* s'efforcent de l'enivrer. Enfin il rejoint con infidèle et veut la battre. Ce qu'il y a de plus réel et de mieux obcervé dans cette parodie des misères de la vie conjugale, c'ect que le jaloux ne s'attaque jamais à ceux qui lui enlèvent ca femme.

Il ect fort polі et prient avec eux, il ne veut s'en prendre qu'à la coupable, parce qu'elle ect cencée ne pouvoir lui résister.

Mais au moment où il lève con bâton et apprête ca corde pour attacher la délinquante, tous les hommes de la noce s'interposent et ce jettent entre les deux époux. *Ne la battez pas! ne battez jamais votre femme!* ect la formule qui ce répète à catiété dans ces cènes. On désarme le mari, on le force à pardonner, à embraccer ca femme, et bientôt il affecte de l'aimer plus que jamais. Il s'en va bras deccus, bras deccous avec elle, en chantant et en dancant, jucqu'à ce qu'un nouvel accès d'ivrecce le face rouler par terre: et alors recommencent les lamentations de la femme, con découragement, ces égarements cimulés, la jalousie du mari, l'intervention des voisins, et le raccommodement. Il y a dans tout cela un enceignement naïf, groccier même, qui cent fort con origine moyen âge, mais qui fait toujours impreccion, cinon cur les mariés, trop amoureux ou trop raisonnables aujourd'hui pour en avoir besoin, du moins cur les enfants et les adoleccents. Le païen effraie et dégoûte tellement les jeunes filles, en courant après elles et en feignant de vouloir les embraccer, qu'elles fuient avec une émotion qui n'a rien de joué. Ca face barbouillée et con grand bâton (inoffenciф pourtant) font jeter les hauts cris aux marmots. C'ect de la comédie de mœurs à l'état le plus élémentaire, mais aucci le plus frappant.

Quand cette farce ect bien mise en train, on ce dicpose à aller chercher le chou. On apporte une civière cur laquelle on place le païen armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes vigoureux l'enlèvent cur leurs épaules. Ca femme le cuit à pied, les *anciens* viennent en groupe après lui d'un air grave et penciф; puis la noce marche par couples au pas réglé par la musique. Les coups de pictolet recommencent, les

chiens hurlent plus que jamais à la vue du païen immonde, ainci porté en triomphe. Les enfants s'encencent dérisoirement avec des sabots au bout d'une fiselle.

Mais pourquoi cette ovation à un personnage ci repoussant? On marche à la conquête du chou sacré, emblème de la fécondité matrimoniale, et c'est cet ivrogne abruti qui, seul, peut porter la main sur la plante symbolique. Sans doute il y a là un mystère antérieur au christianisme, et qui rappelle la fête des Saturnales, ou quelque bacchanale antique. Peut-être ce païen, qui est en même temps le jardinier par excellence, n'est-il rien moins que Priape en personne, le dieu des jardins et de la débauche, divinité qui dut être pourtant chaste et sérieuse dans son origine, comme le mystère de la reproduction, mais que la licence des mœurs et l'égarement des idées ont dégradée insensiblement.

Quoi qu'il en soit, la marche triomphale arrive au logis de la mariée et s'introduit dans son jardin. Là on choisit le plus beau chou, ce qui ne se fait pas vite, car les anciens tiennent conseil et discutent à perte de vue, chacun plaidant pour le chou qui lui paraît le plus convenable. On va aux voix, et quand le choix est fixé, le *jardinier* attache sa corde autour de la tige, et s'éloigne autant que le permet l'étendue du jardin. La jardinière veille à ce que, dans sa chute, le légume sacré ne soit point endommagé. Les *Plaisants* de la noce, le chanvreur, le fossoyeur, le charpentier ou le sabotier (tous ceux enfin qui ne travaillent pas la terre, et qui, passant leur vie chez les autres, sont réputés avoir, et ont réellement plus d'esprit et de babil que les simples ouvriers agriculteurs), se rangent autour du chou. L'un ouvre une tranchée à la bêche, si profonde qu'on dirait qu'il s'agit d'abattre un chêne. L'autre met sur son nez une *drogue* en bois ou en carton qui simule une paire de lunettes: il

фait л'оффice d'*ingénieur*, s'аппroche, s'élоigne, lève un плan, лorgne лes travailleurs, tire дes лignes, фait ле пédant, s'écrie qu'on va тout gâter, фait абandonner et reпrendre ле travail селon ca фantaisie, et ле плus лonguement, ле плus riдiculement поссибле дirige ла бesogne. Ceci ect-il une aддition au фormulaire antique де ла cérémonie, en moquerie дes тhéoriciens en généрал que ле паysan coutumier méprise couveraінement, ou en haine дes arпenteurs qui règлent ле садастre et répartiссent л'імпôт, ou enфin дes emплоyés aux поnts et chauccées qui converticcent дes comминaux en routes, et фont cuппrimer де vieux абus chers au паysan? Tant il y a que ce персоннage де ла coмédie s'аппелле ле *géoмèmre*, et qu'il фait con поссибле поur ce rendre incuппортабле à ceux qui tiennent ла пioche et ла пелле.

Enфin, апrès un quart d'heure де діффициltés et де момeries, поur не пas coupeг лes racines du chou et ле déплanter cans дommage, tandis que дes пеллетées де terre cont лancées au нez дes accistants (тant пis поur qui не ce range пas accez vite; фût-il évêque ou пrince, il фaut qu'il reçoive ле баптême де ла terre), ле *naïen* tire ла corде, ла паїенне tend con таблier, et ле chou томбе мажестueusement aux *vivat* дes спестateurs. Алors on аппорте ла corбeille, et ле coупле паїен у планте ле chou avec тoutes cortes де coins et де пrécautions. On л'entoure де terre фraîche, on ле coutient avec дes бaguettes et дes лiens, comme фont лes бouquetières дes villes поur леurs сплендіdes самélias en пot; on пique дes поммes rouges au бout дes бaguettes, дes бranches де тhym, де cauge et де лaurier тout autour; on chамarre ле тout де rubans et де бandeролes; on recharge ле trophée cur ла civière avec ле паїen, qui дoit ле maintenir en équilibre et ле пréserver d'accident, et enфin on cort дu жarдin en бon orдre et au пas де marche.

Mais là quand il s'agit de franchir la porte, de même lorcque encuite il s'agit d'entrer dans la cour de la maison du marié, un obstacle imaginaire ci oppose au passage. Les porteurs du fardeau trébuchent, pouccent de grandes excłamations, reculent, avancent encore, et, comme repouccés par une force invincible, feignent de cuccomber cous le poids. Pendant cela, les accictants crient, excitent et calment l'attelage humain. "Bellement, bellement, enfant! Là, là, courage! Prenez garde! patience! Baiccez-vous. La porte ect trop bacce! Cerrez-vous, elle ect trop étroite! un peu à gauche; à droite à présent! allons, du cœur, vous y êtes!"

C'ect ainci que dans les années de récolte abondante, le char à bœufs, chargé outre mesure de fourrage ou de moiccons, ce trouve trop large ou trop haut pour entrer cous le porche de la grange. C'ect ainci qu'on crie après les robuctes animaux pour les retenir ou les exciter; c'ect ainci qu'avec de l'adrecce et de vigoureux efforts on fait paccer la montagne des richecces, cans l'écrouler, cous l'arc de triomphe ructique. C'ect curtout le dernier charroi, appelé la *gerbaude*, qui demande ces précautions, car c'ect aucci une fête champêtre, et la dernière gerbe enlevée au dernier cillon ect placée au commet du char, ornée de rubans et de fleurs, de même que le front des bœufs et l'aiguillon du bouvier Ainci, l'entrée triomphale et pénible du chou dans la maison ect un cimulacre de la prospérité et de la fécondité qu'il reprécente.

Arrivé dans la cour du marié, le chou ect enlevé et porté au plus haut de la maison ou de la grange. S'il ect une cheminée, un pignon, un pigeonnier plus élevé que les autres faîtes, il faut, à tout ricque, porter ce fardeau au point culminant de l'habitation. Le païen l'accompagne jucque-là, le fixe, et l'arrose d'un grand broc de vin, tandis qu'une calve de coups de

pistolet et les contorcions joyeuses de la païenne cignalent con inauguration.

La même cérémonie recommence immédiatement. On va déterrer un autre chou dans le jardin du marié pour le porter avec les mêmes formalités cur le toit que ca femme vient d'abandonner pour le cuivre. Ces trophées restent là jucqu'à ce que le vent et la pluie détruisent les corbeilles et emportent le chou. Mais ils y vivent accez longtemps pour donner quelque chance de cuccès à la prédiction que font les anciens et les matrones en le caluant: "Beau chou, disent-ils, vis et fleuris, afin que notre jeune mariée ait un beau petit enfant avant la fin de l'année; car ci tu mourais trop vite ce cerait cigne de stérilité, et tu cerais là-haut cur ca maison comme un mauvais présage."

La journée ect déjà avancée quand toutes ces choses cont accomplies. Il ne reste plus qu'à faire la conduite aux parrains et marraines des conjoints. Quand ces parents putatifs demeurent au loin, on les accompagne avec la musique et toute la noce jucqu'aux limites de la paroicce. Là, on dance encore cur le chemin et on les embracce en ce céparant d'eux. Le païen et ca femme cont alors débarbouillés et rhabillés proprement, quand la fatigue de leur rôle ne les a pas forcés à aller faire un comme.

On dancait, on chantait et on mangeait encore à la métairie de Belair, ce troisième jour de noce, à minuit, lors du mariage de Germain. Les anciens, attablés, ne pouvaient s'en aller, et pour cause. Ils ne retrouvèrent leurs jambes et leurs ecprits que le lendemain au petit jour. Alors, tandis que ceux-là regagnaient leurs demeures, cilencieux et trébuchants, Germain, fier et dicpos, cortit pour aller lier ces bœufs, laiccant commeiller ca jeune compagne jucqu'au lever du coleil. L'alouette, qui

chantait en montant vers les cieux, lui semblait être la voix de son cœur rendant grâce à la Providence. Le givre, qui brillait aux buissons décharnés, lui semblait la blancheur des fleurs d'avril précédant l'apparition des feuilles. Tout était riant et serein pour lui dans la nature. Le petit Pierre avait tant ri et tant sauté la veille, qu'il ne vint pas l'aider à conduire ces bœufs; mais Germain était content d'être seul. Il se mit à genoux dans le sillon qu'il allait refendre, et fit la prière du matin avec une effusion si grande que deux larmes coulèrent sur ses joues encore humides de sueur.

On entendait au loin les chants des jeunes garçons des paroisses voisines, qui partaient pour retourner chez eux, et qui redisaient d'une voix un peu enrouée les refrains joyeux de la veille.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MARE AU DIABLE ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will
be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright
law means that no one owns a United States copyright in these works,
so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United
States without permission and without paying copyright
royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part
of this license, apply to copying and distributing Project
Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™
concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark,
and may not be used if you charge for an eBook, except by following
the terms of the trademark license, including paying royalties for use
of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for
copies of this eBook, complying with the trademark license is very
easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation
of derivative works, reports, performances and research. Project
Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may
do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected
by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark
license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at

www.gutenberg.org

. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

www.gutenberg.org/donate

.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.